

Acte I

Scène 1

LA FABRIQUE DES LARMES

Drame
en deux actes pour permettre un entracte,
et un petit post-lude.

PERSONNAGES

PHEE : un homme, la cinquantaine, en principe très maigre.
DYCE : sa femme, la quarantaine.
STEE : l'amant, l'autre (comédien, environ 25 ans).
LIEN : le fils des deux premiers (environ 25 ans, se lance dans les affaires).
MAR : la sœur de Dyce.
BAR : le père de Dyce (son fantôme).

*

Pendant toute la durée de la représentation, Phée et Dyce sont chacun attachés, par la taille, par un pied, par le cou, comme on voudra, par une longue corde, Phée côté jardin, Dyce côté cour, de manière à ne pas pouvoir se rapprocher l'un de l'autre de plus de trois mètres environ. Le plateau de scène est complètement vide.

Phée — Je ne comprends pas, c'est pour toi que j'ai fait tout ça.

Dyce — Ce que tu as fait, est-ce que tu me l'as demandé, est-ce que j'en voulais ? Tu n'as pas fait tout ça pour moi, tu as fait tout ça pour me tenir ta prisonnière, toujours là à ta portée, toujours à portée de main pour toi.

Phée — Dyce, si tu ne veux plus, tu vas trouver ce qu'il faut pour me détruire. Tout ce que je vais dire, tu vas le retourner contre moi, bien sûr ; moi je faisais les choses pour toi et pour toi je les faisais avant ton arrivée pour que tu ne te doutes de rien que tu ne voies pas, que tout ait l'air arrangé naturellement, et je ne me demandais pas si je les faisais pour toi ou pour nous ou pour moi, car moi je ne m'imaginai pas sans toi, moi je ne pouvais pas m'imaginer que tu pouvais t'imaginer sans moi, tellement j'étais enfermé dans ma croyance que tu étais là quand tu étais là, et moi alors je te regardais et je te voyais et je te croyais là dans mon regard et dans ma vision...

Dyce — Tu dis toi-même tout ce qu'il y a à dire ; est-ce que c'est la peine que je rajoute quelque chose ? Tu m'imaginai, tu t'imaginai, tu étais enfermé dans ta croyance, mais moi, est-ce que j'avais vraiment la place d'exister ? Est-ce que c'était moi vraiment que tu regardais ? Non ! C'était l'image fabriquée par ton désir — en toute bonne conscience, ça, je veux bien l'admettre. Mais moi, c'est comme si tu étais passé à côté, enfin non, ce n'est pas ce que je veux dire, car tu n'es pas passé à côté de moi, tu t'es précipité sur moi, tu m'as écrasée, tu m'as prise écrasée sous toi, et moi, qu'est-ce que je pouvais vouloir ? Me dégager, sortir de là-dessous, respirer, tellement tu me faisais étouffer sous ton désir dans lequel le mien n'avait aucune place.

Phée — Évidemment, cela n'aura aucun sens si je te dis que tu es injuste, car je m'appliquais à m'oublier moi-même et je m'appliquais à ta jouissance, je disposais tout autour de toi pour que rien ne te manque.

Dyce — Ah ! oui, tu t'es appliqué, et tu m'as fait jouir, et tu as tout tellement bien disposé autour de moi que je n'osais plus faire un geste pour ne rien déranger — des fois que ce n'aurait pas été le bon... Tu vois bien, je n'ai pas besoin de te réfuter, je n'ai qu'à reprendre tes paroles. J'ai été pour toi une espèce de bel objet, d'objet très précieux, c'est possible, mais moi, moi, y as-tu pensé un jour ?

Phée — Je ne cesse jamais de penser à toi, et je m'interroge sur ton désir, et sans doute que je ne te comprends pas...

Dyce — Tu n'as jamais su me trouver.

Phée — Je te regardais, j'essayais de lire des signes dans tes yeux et dans ton corps, je voyais bien ta sourde réticence, je voyais bien que tu te défendais de moi, je voyais bien que tu cherchais sans cesse à te ménager un espace bien à toi, un espace secret, un espace où je fusse absent, l'espace de la figure de ton corps, et tu réapparaisais tellement belle, tellement dans la figure bien dessinée du désir, de ton désir, cette fois, que je te croyais conquise et j'oubliais...

Dyce — Là, c'est moi qui ne te comprends pas bien. Il suffit que je fasse quelque chose en dehors de toi, et encore, en me sentant coupable à cause de toi de tout ce que je pouvais faire — qu'est-ce qu'il va dire encore, et il m'attend à l'heure qu'il est et il va me faire la tête, la tête qu'il sait faire, la tête de martyr pendant des jours et des jours et moi qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cette punition —. Est-ce que j'avais le droit de vivre ?

Phée — Ce n'est pas de cela que je veux parler. Oui, c'est vrai, je souffrais de te voir t'enfuir, car c'est ainsi que je te voyais partir, sortir : c'était t'enfuir, et t'enfuir, c'était t'enfuir de moi, donc désirer vivre à l'écart de moi et sans moi.

Dyce — Mais ce n'est pas vrai, j'ai désiré sans cesse te faire partager ma vie mais c'est toi qui ne voulais pas. Tu prenais un air désespéré pour me dire d'aller sans toi, que ça ne t'intéressait pas, que ce n'était pas ton genre — et au début, cela me gâchait tout, me rendait triste...

Phée — Tu voulais vivre et moi je voulais t'aimer.

Dyce — Mais on ne fait pas tout le temps l'amour !

Phée — Tu es bête ! Tu fais exprès de ne pas comprendre.

Dyce — C'est ça ! Qu'est-ce qu'il y a encore à aimer si l'on n'est plus en vie ? Est-ce que c'est une morte ou une vivante que tu voulais aimer ? Et moi, si j'avais affaire à un mort, est-ce que tu crois que j'aurais pu l'aimer longtemps ? Est-ce aimer quelqu'un que se laisser entraîner par lui dans le tombeau de son amour ?

Phée — Je ne parlais pas de mort, et c'est toi qui mets la mort dans l'amour. Moi je parlais d'amour d'abord, d'amour qui nous aurait rendu un, toi et moi, pour vivre autre, une vie non séparée dans laquelle toi tu aurais vécu ta vie et moi la mienne, mais une vie unique.

Dyce — Il faut bien avoir vécu d'abord pour se rencontrer. Il n'y a pas l'amour d'abord ! Bon, mais si ce n'était que ça ! Ce sont tes paroles, elles sont ta manière à toi de dire les choses. Moi, ce que je sais, c'est que pendant que je cherchais à vivre sous la menace, toi, si au moins tu avais vécu !

Tu aurais eu quelque chose à me raconter. Mais non, tu ne vivais pas, tu attendais, tu m'attendais !

Phée — Oui, j'étais comme ton chien.

Dyce — Oh ! je ne veux pas d'un chien ! Et en plus d'un chien que l'on n'a même pas envie de caresser en rentrant, prostré qu'il est dans son coin !

Phée — Tu ne vois donc pas qu'il est triste et abattu ?

Dyce — Un chien pas joyeux qui vous rend coupable de tout ce que vous faites et ensuite il faudrait le consoler et le caresser gentiment et lui pendant ce temps là il vous regarde d'un air qui dit : c'est de ta faute si je suis si triste !

Phée — Si tu avais accepté de te tourner vers moi ne serait-ce qu'une seule fois avec tendresse, peut-être que tu m'aurais percé et que la joie serait née et que je t'aurais emmenée, et que tu m'aurais emmené et que nous aurions commencé à vivre.

Dyce — Comment veux-tu que la vie repose sur des bases aussi compliquées ? Dieu que tu es compliqué ! Je ne suis pas si compliquée ! Pour que tu sois joyeux, il faudrait aller te chercher dans la tombe et te tirer de là et alors seulement, à condition que...

Phée — Je vois bien que tu es sans amour. Si tu avais de l'amour, tu ne parlerais pas ainsi.

Dyce — Je ne sais plus. Je ne sais plus rien. Je ne sais plus si j'ai ou si je n'ai pas d'amour pour toi.

Phée — Peut-être même que tu n'en as jamais eu ?

Dyce — Eh bien, je ne sais pas ce que c'est qu'aimer, et je n'aime personne...

Phée — Comme une fugitive... Je te regardais... Je te trouvais inaccessiblement belle ; tu étais comme si le désir avait trouvé un corps ; pourquoi désir n'est-il pas un mot féminin ? La désirance faite femme tu étais — mais tu passais, tu passais devant moi, tu fabriquais ton désir par devers moi et tu passais devant moi sans t'arrêter, tu ne permettais pas que je te vole ton désir, je n'avais pas le droit de te regarder tandis que tu te dessinais les yeux pour être à l'image de la déesse. Mais au fond, tu faisais disparaître ton corps, tu transformais ton corps en image pour pouvoir circuler dans les regards des autres, pour être inaccessible, pour être non pas possédée mais désirée seulement, purement et simplement désirée. Ce n'est pas ton image que tu faisais coïncider avec ton corps, c'est ton corps que tu faisais coïncider avec ton image, et ainsi disparaissais-tu...

Dyce — Ah ! oui, c'est insupportable comme tu me regardes toujours. Tu ne me regardes pas, tu me prends dans tes yeux et ce n'est pas moi, c'est toi qui me transformes en image — et je vais me laisser transformer en image et être avalée par tes deux petits yeux grands ouverts, tes deux petits yeux comme des puits avec de l'eau très noire au fond, dont on ne remonte jamais.

Phée — Tu ne faisais que t'enfuir et j'essayais de capturer quelque chose de toi, et qu'est-ce que je pouvais saisir de toi, puisque toi tu ne me donnais rien, tu ne me donnais rien de toi. Quand tu laissais ton corps dans mes bras, tu t'absentais et — oui, c'est bien ça, je n'étreignais qu'une image, une image morte de toi, et toi, où étais-tu à ce moment-là ?

Dyce — Oh, n'invente pas plus qu'il ne faut ! Je n'étais pas ailleurs, je n'étais nulle part — où aurais-tu voulu que je fusse : je n'étais rien, je ne suis rien.

Phée — Si ! tu es mon amour ! de mon amour je voulais te faire brûler et que tu brûles et que ta vie soit ce feu ! Or c'est moi, je me suis consumé, j'ai brûlé comme un feu inutile qui ne met le feu à rien.

Dyce — Si j'étais ton amour, pourquoi m'avoir tyrannisée, pourquoi m'avoir fait souffrir, pourquoi m'avoir imposé tant d'ordre et de contraintes ? Ce n'est pas de l'amour que de faire plier quelqu'un sous sa loi, de lui imposer comment il doit vivre et comment il doit croire et comment il doit sentir et comment il doit désirer...

Phée — Tu es injuste... Enfin, je ne sais pas... Moi non plus je ne sais plus rien. Oui, je voulais faire tenir debout quelque chose dans lequel toi et moi eussions pu, à notre tour, tenir debout ensemble. Tenir debout un toit, un toit d'architecte, un toit bien carré avec de bonnes pentes pour te tenir dessous avec moi.

Dyce — Toujours m'enfermer ! Toujours me mettre dans une boîte ! Est-ce que je suis ta possession ?

Phée — Si tu m'aimais, tu ne parlerais pas comme ça.

Dyce — Est-ce que tu m'as permis de t'aimer ? Tu ne m'as même pas laissé le temps. Tu m'as prise tellement vite que je n'ai même pas eu le temps de voir que je n'étais plus à moi mais à toi et à cet enfant que je ne voulais pas et qui grandissait dans mon ventre et qui me mangeait l'intérieur et alors bientôt je n'allais plus avoir d'intérieur et comment alors est-ce que j'allais pouvoir encore désirer, avec tout ça qui dévorait ma faculté de désirer.

Phée — Ta faculté de désirer, est-ce qu'elle n'est pas dans ta tête, est-ce que tu n'étais pas en train de t'accomplir au contraire, de donner un contenu à ton désir, et plus qu'à ton désir, à notre rencontre ?

Dyce — Il faut croire qu'il y a toujours eu un malentendu entre nous, car toi tu as cru t'accomplir dans mon corps et bien sûr tu y trouvais ton compte. Mais est-ce que nous nous accomplissions, ce qui suppose que s'accomplissait l'amour entre toi et moi, eh bien, non ! Dans mon corps, tu accomplissais ton désir, et le mien, où était-il pendant ce temps-là ? Est-ce que tu t'en es préoccupé ?

Phée — Oh, je t'en supplie, oui, je l'ai cru, tu ne m'as pas démenti, je me suis appliqué à te faire fleurir...

Dyce — La jouissance, ce n'est pas le désir... et je ne suis pas une plante, même pas une fleur !

Phée — Que pouvais-je faire de plus ? Qu'es-tu en train de me demander ? Qu'es-tu en train de me demander d'impossible ? Tu es en train de me demander ton désir.

Dyce — Je ne te demande rien ; je ne te demandais rien. Simplement je n'avais pas.

Phée — Mais personne au monde ne peut te donner de désirer ! Un autre soit peut rencontrer ton désir, soit le casser — et c'est le même, c'est de même nature. Je veux dire : c'est forcément un désir qui en casse un autre, et c'est forcément un désir qui est désiré.

Dyce — Est-ce toi qui a cassé mon désir, est-ce ton désir qui a cassé le mien ?

Phée — Tu m'as permis de m'approcher de toi. Tu m'as tendu la main et ta main est devenue unique et je n'ai plus serré d'autre main que la tienne et tout mon désir a coïncidé avec toi et s'est rempli de toi et puis aussitôt — pourquoi, mais pourquoi ? — te sentant prise, tu t'es reprise, tu t'es rétractée, tu t'es sauvée de moi, tu t'es repliée, tu t'es enfermée à l'intérieur de toi-même, sans rien dire, en te laissant faire comme une petite chose que l'on met à l'abri sous son toit, que l'on pose à côté de soi, que l'on touche, que l'on regarde. Une petite chose qui s'est absentée. Mon Dieu, mon Dieu, où t'es-tu absentée ? De nos deux désirs je voulais construire de la vie ; tu aurais été comme le bassin où boivent les colombes. Et même elles s'y trempent, s'y ébrouent et c'est un spectacle joyeux qui donne envie de te prendre et de te faire un enfant !

Dyce — Ta joie à toi... Tu vois où tu mets ta joie !

Phée — Je ne mets ma joie en personne d'autre que toi !

Dyce — Ta joie, ce n'est pas moi. Tu te sers de mon corps pour construire une joie qui n'est pas la mienne. Car moi je ne suis pas un bassin, je suis comme de l'eau qui coule. Est-ce qu'elle déborde ? Je ne sais pas d'où elle vient, cette eau que je suis, mais elle coule, elle fait des ruisseaux qui disparaissent dans le sol et personne ne peut plus s'en saisir ni la recueillir ni l'enfermer dans un bassin. Elle est perdue, mais elle existe bien quelque part.

Phée — Et de là où tu es, comment peux-tu encore aimer ?

Dyce — Peut-être aurais-je pu t'aimer, si tu n'étais pas resté à la surface de moi.

Phée — Ainsi tu ne m'as pas aimée et tu m'as laissé dans mon erreur.

Dyce — Comment faire, comment dire ? Fallait-il te quitter ? Je ne voulais pas être méchante, je ne voulais pas te rendre malheureux.

Phée — Mais j'en étais malheureux !

Dyce — Sans doute était-ce un malheur vivable, puisque tu t'en contentais, ou que tu avais l'air de t'en contenter. A toi il

suffisait que je me prête un peu et tu ne voyais rien de ma solitude et tu ne voyais rien de mon absence...

Phée — Tu te trompes. Je voyais bien ton absence et je m'évertuais à te ramener, à essayer de te ramener de là où tu parlais te perdre.

Dyce — Et tu ne rencontrais pas ma solitude.

Phée — Tu es décourageante ! Un autre aurait-il su mieux que je n'ai su ? Je n'ai rien su. Est-ce que ta solitude n'est pas irrémédiable, comme toutes les solitudes ?

Dyce — Les théories générales sur la solitude sont peut-être bonnes en général, mais la solitude de chacun est unique, et je reconnais que toi aussi tu es seul.

Phée — Ma solitude intérieure, c'était moi, comme un château vide. Je m'y promenais de pièce en pièce avec toi dans l'âme. Ca m'était bien égal, cette solitude, puisque quelque part tu existais pour moi — mais est-ce que j'existais pour toi, je ne me suis certainement pas assez posé la question. Au fond, je vivais malgré tout dans la certitude d'exister pour toi, que j'étais en toi comme un enfant dans le ventre de sa mère. Oui, je sais, tu ne voulais pas d'enfant — mais si tu ne voulais pas d'enfant, c'est aussi que tu ne voulais pas d'enfant de moi, et cependant tu en as fait un tout de même... à ton corps défendant...

Dyce — C'est juste l'expression qui convient. Est-ce que je voulais être un récipient, est-ce que je voulais contenir quelqu'un ? Moi j'ai été expulsée...

Phée — Mon amour, je ne voulais pas te casser !

Dyce — J'étais ton jouet, tu n'as pas fait exprès...

Phée — Mon amour, je ne vais plus oser t'appeler mon amour, tu n'étais pas mon jouet, tu étais un mystère entre mes mains et j'avais beau te scruter, j'avais beau plonger mon regard dans ta nuit brillante, tu étais un immense mystère.

Dyce — Il y a des jouets mystérieux. Ce sont même ceux-là que l'on aime le plus, que l'on n'oublie pas.

Phée — J'aurais dû te fuir, et tu aurais pleuré, et tu m'aurais poursuivi ?

Dyce — Peut-être que j'aurais pleuré, mais je ne t'aurais pas poursuivi.

Phée — Oui, c'est ce que je sens bien. Si je pars, tu resteras là comme une abandonnée, tu seras triste, tu te diras que mon désir n'avait fait que passer. Tu auras la confirmation que l'amour n'existe pas, ne peut pas exister. C'est pourquoi je suis resté et je me suis acharné à te gagner, contre toute logique, contre toute possibilité — voilà ce que je commence à penser.

Dyce — Oui, si tu parlais, je ne pourrais pas t'en vouloir et je ne pourrais pas te donner tort et je serais tout de même un peu triste. On est toujours un petit peu triste lorsque quelque chose se finit. Ton désir finirait et ton amour s'en irait et tu verrais qu'il est mortel comme tout.

Phée — C'est trop abstrait, ce que tu dis ! Est-ce que tu sais si tout est mortel ?

Dyce — Crois-tu que l'amour soit immortel ?

Phée — Il est immortel ! Je veux qu'il soit immortel !

Dyce — Mon pauvre ami ! il suffit d'un peu d'oubli, d'un peu de temps passé et tu te retrouves étonné d'avoir aimé ; cela te paraît même irréel, comme si ça n'avait jamais existé.

Phée — Tu cherches à détruire ma vie en disant une chose pareille. (Dieu ! est-ce que cela aussi, Tu es venu le sauver ? Est-ce que Tu es venu nous sauver de notre propre oubli ?)

Dyce — Que dis-tu ?

Phée — Rien, ce n'est pas la peine, tu n'entendrais pas, nous sommes trop éloignés.

Dyce — Tu vois, tu me reproches de m'éloigner, tu me reproches de ne pas chercher la rencontre et là c'est toi qui me repousses et qui me tiens à l'écart de toi. Tu crois que je n'ai pas senti depuis toujours qu'il y avait en toi quelque chose qui n'était pas pour moi, une pièce fermée dans laquelle tu ne m'as jamais fait entrer ? Cela m'a éloigné de toi.

Phée — Ce n'est pas vrai et ce n'est pas juste. C'est toi qui depuis le début repousse ce qui me fait vivre.

Dyce — Mais alors, ce n'est pas moi qui te fais vivre ! Tu peux vivre aussi bien sans moi. J'aimerais mieux que tu sois capable de vivre sans moi. Si tu en avais été capable, j'aurais pu t'admirer, j'aurais pu te désirer...

Phée — Tu m'aurais désiré — peut-être — si je ne t'avais pas désirée ?... Si je ne t'avais pas désirée, tu serais restée là, seulement un peu triste, mais tu ne m'aurais pas désiré... ou quelque chose en deça du désir, comme du désir possible, qui ne s'autorise pas à naître...

Dyce — Peut-être, je ne sais pas.

Phée — Il y a quelque chose toujours que tu ne veux pas comprendre — ou alors comprendre cela t'est-il interdit ? — Ce que tu repousses, ce qui me faisait vivre — je n'ose plus parler au présent, à cause de tout ce qui est en train de se détruire — ce qui me faisait vivre, c'était de t'aimer. Toi. Ce n'était pas quelque chose d'autre que toi puisque c'était l'amour de toi, parce qu'avant toi et avant moi il y a, il y avait l'amour et l'amour est devenu toi et je t'ai aimée.

Dyce — Comment peux-tu dire qu'il y avait l'amour avant toi et moi ? Avant toi et moi il n'y avait rien. Il y a eu une rencontre — nous aurions pu faire une autre rencontre — et nous avons appelé cela amour car il existe une convention qui nomme ainsi cette chose.

Phée — Tu te complais dans la dérision. C'est ton époque... allons ! je vais dire simplement : c'est l'époque qui veut ça, sans doute. C'est le nominalisme qui triomphe.

Dyce — Je ne sais pas ce que c'est que cette chose dont tu parles.

Phée — Ce n'est qu'un mot pour désigner cette chose que tu vis, qui est que ce que tu vis n'est qu'un mot.

Dyce — Tout le monde dit : “ Je t’aime ”.

Phée — Ça m’est bien égal que tout le monde dise “ je t’aime ”. Ce que moi je sais, c’est que te l’ayant dit, c’était ma vie que je jouais, et que s’il venait à mourir, cet amour, je mourrais avec, car c’est lui, ma vie. C’est toi.

Dyce — Peut-être que j’ai cru, un jour, au début, à ce rêve, à un bonheur possible avec toi, là où tu m’entraînais, je ne savais pas encore où. Sur le moment on ne sait rien, il n’y a plus ni passé ni avenir, alors on croit. Mais le bonheur, où est-il, qui m’aurait montré que l’amour existe ?

Phée — Je ne sais plus que te dire, je ne veux plus rien comprendre, je ne veux plus rien expliquer. Je t’aime, ou je meurs.

Dyce — Tu le dis, mais tu ne mourras pas. La vie est là, bien avant l’amour, avec ou sans amour.

Phée — Je te trouve triste.

Dyce — Alors que moi je voulais vivre, explique-moi pourquoi c’est toi qui étais déjà toujours triste — je ne parle pas de maintenant, évidemment, je parle d’avant, quand nous pouvions encore croire au bonheur.

Phée — Tu pouvais croire au bonheur. Moi je ne croyais pas au bonheur, je croyais à l’amour, pas au bonheur.

Dyce — Moi je veux que l’amour ce soit du bonheur, sinon c’est à désespérer ! Je ne vois pas ce que tu y cherches, à part te faire souffrir, et je ne veux pas me faire souffrir pour rien.

Phée — Moi je croyais que je pourrais souffrir pour toi et que l’amour, ce serait cela aussi, même s’il n’y avait pas de bonheur.

Dyce — Alors tu es servi !

Phée — Tu es ironique et méchante.

Dyce — Je suis ironique mais je ne suis pas méchante. Je suis simplement vraie alors que tu inventes une chimère, ou plutôt tu t’enfermes dans une conception de l’amour comme quelque chose d’impossible.

Phée — C’est toi qui dis que l’amour est impossible.

Dyce — Simplement, j’en fais quelque chose d’autre que toi. Quelque chose de moins chimérique, de moins absolu, de plus limité.

Phée — Si l’amour n’est pas l’amour, je n’en veux pas.

Dyce — Alors tu ne peux pas vouloir de moi, avec ce tout petit amour.

Phée — Ce tout petit amour que tu n’as pas éprouvé, si je t’ai bien entendu.

Dyce — Tu vois comme tu es absolu ! Même si tu m’as fait beaucoup de mal, sans le vouloir, je t’ai un petit peu aimé ; sinon je serais partie tout de suite, au moment de notre rencontre, ou bien je n’aurais pas vécu avec toi — mais au début on ne sait rien, et j’étais prête à appeler amour cette chose que je vivais avec toi. Alors je ne connaissais rien d’autre...

Phée — Tu ne connaissais rien d’autre...

Dyce — Maintenant je dois te quitter.

Phée — Maintenant tu dois me quitter...

Dyce se retire à reculons.

Scène 2

Mar — Crois-tu que je verrai ma sœur ?

Phée — Dyce est sortie il y a peu de temps. Elle savait que tu venais, bien sûr, mais je n’ai pas eu la présence d’esprit de le lui rappeler.

Un court silence.

Mar — Je ne veux pas t’empêcher de vaquer à tes occupations.

Phée — Mar, je t’en prie, tu es ma belle-sœur — et quand bien même tu ne serais pas ma belle-sœur — je te tiendrai compagnie et même je veux bien te faire la conversation en attendant le retour de ta sœur.

Mar — Vous allez bien ?

Phée — Tu mets le doigt là où il ne faut pas !

Mar — Excuse-moi, je ne veux pas être indiscrette.

Phée — Tu n’es pas indiscrette. Ce n’est pas dramatique, rassure-toi. Simplement, si je puis dire, ta sœur a entrepris de remettre nos deux pendules à l’heure, mais plus nous discutons, plus j’ai le sentiment d’un fossé qui se creuse. Elle me dit bien tout ce qui ne va pas selon elle entre nous, mais il faut croire — ce n’est pas nouveau — que je ne suis pas fait comme elle : je ne parviens pas à y trouver des motifs de séparation.

Mar — De séparation ?

Phée — Je ne sais pas. Je ne discerne plus très bien ce qui peut encore l’attacher à moi — du moins si je prends ce qu’elle dit à la lettre. Je sens chez elle une espèce de déception, tellement profonde, sans recours... En tout cas, elle ne met en avant rien qui pourrait signifier un salut. Tu la connais : elle n’a jamais cru en aucun salut. Mais maintenant c’est concret, ce ne sont pas des théories. On dirait qu’elle rejette tout...

Mar — Oui... Il y a... Je ne sais que dire... Elle sait bien que je viens par exemple. J’ai bien senti sa réticence au téléphone. Cependant elle n’a pas osé dire non. Elle avait déjà donné des excuses à deux ou trois reprises. aller la voir, à quoi bon ?

Phée — En ce moment, je ne sais pas. Elle est ta sœur et tu es sa sœur.

Mar — Ce n’est pas suffisant pour dire qu’elle m’aime.

Phée — Je pense qu’elle t’aime à sa façon.

Mar — Je pense qu'à sa façon elle ne m'aime pas.

Phée — Elle a du mal. Elle souffre. Elle a peur des autres, elle a peur d'être mangée. Peut-être lui demandes-tu trop ?

Mar — Aussi loin que remontent mes plus lointains souvenirs, je me souviens d'une Dyce qui ne m'aime pas — et puis brusquement elle manifestait un transport d'affection, elle s'occupait de moi. Et puis après de nouveau c'était fini et elle était totalement fermée et hostile, comme si tout le monde la faisait souffrir. Elle m'interdisait d'entrer dans sa chambre. Mais ce qui est mystérieux, c'est que je continuais de l'adorer et même, plus elle s'éloignait plus je la regardais comme une grande déesse et j'étais attirée par elle comme par un aimant. Je voulais lui ressembler, faire tout comme elle, avoir tout ce qu'elle avait.

Phée — Elle me l'a dit. Ça l'exaspérait. Peut-être qu'aujourd'hui encore elle est comme ça. Elle ne supporte pas d'être désirée. Mais toi, tu es sa sœur, tu as un mari, tu as ta vie, ce n'est pas trop grave... Il va bien ?

Mar — Qui va bien ?

Phée — Eh bien, Mur, ton mari !

Mar — Je pense qu'il va bien.

Phée — Ta réponse manque d'enthousiasme ! Vous ne vous parlez pas ? Oh, excuse-moi d'être indiscret à mon tour !

Mar — A mon tour de te dire que tu es mon beau-frère, et d'autre part, Mur et moi, nous te devons beaucoup, tu ne le sais peut-être pas, je tiens à ce que tu le saches, je n'ai pas peur de te dire combien ta manière de vivre et ta conception de la vie nous ont marqués et même nous ont changés !

Phée — C'est pour cela que vous ne vous parlez plus ?

Mar — Mais si, nous nous parlons ! Très souvent. Ce sont des échanges d'idées très riches et souvent nous faisons référence à toi...

Phée — Tu vois bien, ce n'est pas le tout d'échanger des idées... Si je regarde notre situation actuelle, je ne suis vraiment pas un modèle à imiter — je n'ai pas su aimer ta sœur, en fin de compte.

Mar — Écoute, ce que tu dis est injuste ; je vous ai observés ensemble à bien des reprises. Je trouvais que c'était toi qui étais plein de noblesse et, de plus, patient avec elle...

Phée — Mais non ! je sais ce qu'elle m'a dit et reproché plus d'une fois ; mes sarcasmes, mes critiques, que je l'humiliais constamment devant les autres.

Mar — C'est qu'elle est folle ! Ou alors elle n'a aucun sens de l'humour — ce qui est fort possible. Moi je trouvais que c'était elle qui t'attaquait, qui mettait en question ce que tu disais, mais en général tu avais une répartie tellement forte ! Je n'y voyais pas d'agressivité de ta part. Simplement tu rétablissais la vérité.

Phée — Je ne sais plus s'il y a aussi souvent "la" vérité... Et puis tu te trompes ; lorsque je lui en voulais trop d'être comme elle était, je ne pouvais m'empêcher d'être agressif avec elle, ne serait-ce que dans le ton...

Mar — Tu en rajoutes un peu... Je t'assure que c'est grâce à tes certitudes que tu nous a aidés à y voir clair dans la vie.

Phée — Mais si vous ne vous parlez pas ?

Mar — Tu veux vraiment te dévaloriser aujourd'hui ! Je comprends que tu aies mauvais moral, mais ma sœur est injuste. Avec toi elle a tout pour être heureuse elle ne voit pas la chance qu'elle a des hommes comme toi je n'en connais pas !

Phée — Mar ! tu te fais des idées sur moi. Je ne te dirai pas quel philosophe a dit : " Nul n'est un héros pour son valet de chambre ". Évidemment, Dyce n'est pas mon valet de chambre, mais je veux dire que dès lors que l'on entre dans l'intimité de quelqu'un, son image tombe et la réalité est là, avec ses limites. Excuse-moi de ces banalités. Il n'y a que Jésus Christ qui ne soit pas décevant.

Mar — Ce ne sont pas des banalités du tout, ce qu'a dit le philosophe. Quel philosophe ?

Phée — Hegel. Tu l'auras oublié dans cinq minutes.

Mar — Pas du tout ! je ne l'oublierai jamais : Hegel a dit : " Nul n'est un héros pour son valet de chambre ".

Phée — Eh bien, tu pourras te servir de la citation !

Mar — Je n'oserai pas. Toi, tu peux te le permettre parce que tu es savant, mais de ma part, ça ferait un peu cuistre.

Phée — Je ne suis pas très savant.

Mar — Pour moi tu es un grand savant.

Phée — Je t'en prie ! J'aimerais mieux que ta sœur s'entende avec moi sans ombre au tableau.

Mar — Je voudrais tellement qu'elle t'aime très fort !

Phée — Il faut, je crois, que tu ne tiennes pas trop compte de cette conversation et que tu ne lui fasses pas trop la leçon — tu verras bien ce qu'elle te dira de moi, de nous. Elle a surtout besoin d'être écoutée.

Mar s'immobilise et apparaît Lien qui s'approche de sa mère.

Scène 3

Lien — Maman !

Dyce — Te voilà, mon chéri. Tu ne viens plus beaucoup voir ta mère !

Lien — J'ai été très pris. Je suis tout le temps pris. Je suis sur un projet, je t'expliquerai mais là je n'ai pas le temps je passe en coup de vent. Le problème est que ça va me faire partir

à Canton, oui, à Canton, en Chine, dans un premier temps pour au moins trois mois, et je ne pourrai pas emmener Lie.

Dyce — Elle ne va pas pouvoir te suivre, les Chinois ne veulent pas d'elle ?

Lien — Ce n'est pas ça, mais d'abord que fera-t-elle toute la journée si je travaille douze heures par jours sur cette opération ?

Dyce — Si elle t'aime, elle t'attendra, elle ira se promener, elle fera du tourisme pendant que tu feras tes affaires avec les Chinois !

Lien — Oui, on pourrait voir les choses comme ça mais de toute façon elle m'a tout de suite déclaré qu'elle ne pouvait pas quitter Paris, tout planter, elle aussi a son travail et ses engagements ; elle a ajouté : bien sûr une affaire comme celle-là, on ne la laisse pas passer je ne t'en voudrai pas si tu pars mais moi je ne peux pas te suivre pour l'instant aux grandes vacances peut-être elle m'a dit qu'elle pourrait me retrouver elle m'a demandé si je pourrais lui avoir un billet d'avion, si j'aurais une combine, quoi.

Dyce — Vous avez bien réfléchi ? Je ne veux pas ma mêler de vos affaires, ça ne me regarde pas, mais tu ne t'es pas demandé si votre couple n'allait pas en prendre un coup, si ce n'est pas dangereux, comme ça, si tôt ? Vous n'êtes pas ensemble depuis tellement longtemps ...

Lien — Oui, je sais, je ne me dis rien, je laisse venir...

Dyce — Avec ton père, nous n'aurions pas imaginé de nous séparer de cette façon. Je crois bien que depuis que je le connais, nous ne nous sommes jamais séparés plus de huit ou quinze jours au grand maximum.

Lien — Eh, oui ! ça, c'est l'amour d'autrefois !

Dyce — Tu as l'air de penser que pour nous, aujourd'hui, c'est déjà autrefois !

Lien — Maintenant, ce n'est plus pareil. Vous êtes tellement habitués l'un à l'autre ! A la limite, vous n'auriez même plus besoin d'être ensemble pour rester ensemble.

Dyce — Alors, ça ne te ferait rien si ton père et moi nous nous séparions ?

Lien — Si vous vous sépariez ? Que veux tu dire ? Tu parles de faire un voyage ? Tu parles sérieusement ?

Dyce — Je ne te parle pas sérieusement, je te demande ce que tu ressentirais si ton père et moi nous nous séparions vraiment.

Lien — Mais je ne peux pas imaginer une chose pareille ! Je ne vois pas pourquoi vous auriez besoin de vous séparer. J'ai des parents qui s'aiment... j'ai cette chance... Non, vraiment, je trouverais ça inimaginable. Je reconnais que Papa n'est pas drôle mais il a toujours été comme ça et tu as bien dû l'aimer comme il était, sinon tu ne l'aurais pas épousé.

Dyce — Il y a des choses que l'on ne voit pas lorsqu'on se marie ; elles se découvrent dans la vie commune, avec le temps, et après ce n'est pas évident...

Lien — Moi, j'avais l'impression que vous vous entendiez bien...

Dyce — Oui, mon chéri, on s'entendait bien, mais aussi j'ai pris l'habitude d'avalier ce qui n'allait pas... c'est dur pour une femme encore jeune de devenir simplement l'épouse d'un mari et la mère d'un enfant...

Lien — Oh, Maman, ça ne te suffit pas d'être ma mère !

Dyce — Mais tu n'es pas là tous les jours, tu as ta vie !

Lien — Maman chérie, Ah, je ne devrais pas te le dire, je ne devrais même pas le penser : au fond, tu es la seule femme que j'aime. Quand je vois Lie elle est un peu comme elle ressemble à sa mère ah, c'est vrai tu ne connais pas sa mère. Ses parents sont divorcés je ne connais que sa mère pour l'instant ; elle me parle tout le temps de son père, à la fin c'est énervant, elle n'en a que pour lui. Elle ne se rend pas compte on dirait. Elle me dit qu'avant de me connaître — enfin, de connaître celui qu'elle a connu avant moi — elle voyait souvent son père le weekend, ils se promenaient tous les deux au bord de la Marne, là où sont venus les peintres impressionnistes, en se tenant par la main — elle me l'a dit — et il la prenait dans ses bras en lui disant “ ma chérie ” dans les oreilles. Elle m'a dit que moi je n'avais jamais su lui faire des choses comme son père !

Dyce — Lien, tais-toi, je t'en prie, c'est très malsain tout ça. Elle n'a quand même pas couché avec son père !

Lien — En plaisantant je lui ai posé la question et elle m'a répondu : “ Tu es fou ou quoi ? ” Elle s'est mise en colère. Depuis, il y a comme un petit malaise entre nous.

Dyce — Tu es bien sûr d'être vraiment attaché à elle ? Tu es bien sûr que c'est une femme comme elle qu'il te faut ?

Lien — Mais je n'en sais rien, ma mère chérie ! Pour l'instant, pour moi, ce n'est pas une “ femme ”, c'est une fille. Je l'aime...

Dyce — Tu ne dis pas ça un peu vite ? Aimer, c'est quoi au juste pour toi ?

Lien — Tu me mets des doutes dans la tête, Maman ! Je l'aime, je ne vais pas te faire un dessin ! On est bien ensemble, on sort ensemble, et si un autre la touchait, ça irait mal !

Dyce — Vous êtes tous pareils, les hommes, avec votre instinct de possession !

Lien — Tu insinues que je suis comme Papa ?

Dyce — Oui, là-dessus tu es comme ton père, mais chez ton père ce défaut a pris des proportions absolues que je ne sens pas chez toi. Tant mieux pour ta femme. Tâche de ne pas être possessif avec elle.

Lien — C'est sans doute qu'il t'aime très fort ?

Dyce — C'est ce que tu crois ?

Lien — Oui. J'ai remarqué plusieurs fois comme il te regardait. Il était comme absent. Il n'y avait plus que toi. Ça doit te faire quelque chose, quand même ?

Dyce — ...

Lien — Ça te fait rêver, hein, ce que je te dis !

Dyce — Oui, en effet...

Lien — Tu n'as pas l'air bien. Ça ne va pas ?

Dyce — Si, si, ça va, c'est ce que m'a dit mon fils qui m'a troublée.

Lien — Je te l'ai dit en bien, pas du tout en mauvaise part.

Dyce — Oui, oui, je l'ai bien compris ainsi. Tu l'as vu, tu as vu ton père, tu lui as parlé de tes projets, il t'en a dit quelque chose ?

Lien — Oui, je l'ai vu tout à l'heure. Je ne l'ai pas trouvé dans son assiette. Il était très gentil, pas du tout le Paternel comme il peut l'être. Il m'a dit réfléchis bien, fais attention, dans la vie ce qui arrive est irréversible. Il ne s'est pas du tout mis à me dire comment il faudrait que je fasse. Il m'a embrassé comme si j'allais partir tout de suite ; je lui ai dit ce n'est pas pour tout de suite, normalement je décolle le 4 janvier. Finalement, quand il faisait son Paterfamilias, il pouvait être énervant à cause de son assurance, mais c'était presque plus joyeux. Là, il était comme le vieux Roi d'Alemonde.

Dyce — Tu as des Lettres !

Lien — Tu ne te souviens pas ? Nous avons vu l'opéra ensemble. Tiens, pourquoi ne vas-tu plus à l'opéra avec Papa ?

Dyce — J'ai eu ma période de passion. Maintenant c'est fini. Mon fils, quelle conversation de famille bourgeoise !

Lien — C'est comme vous m'avez élevé ! Lie a horreur de l'opéra.

Dyce — Elle y est déjà allée ?

Lien — Je ne sais pas ; je ne crois pas.

Dyce — Tu vois, elle est presque comme ta mère... Oh ! quelle heure est-il ? Il y a ta tante Mar qui doit m'attendre depuis une heure. Je n'ai pas une envie folle... Elle va encore penser que je l'ai fait exprès.

Lien — Je peux te faire un mot d'excuse !

Dyce — Je le lui dirai !

Lien — Occupe-toi bien de Papa ! Il est peut-être malade !

Dyce — Mon Lien, ma liane, tu es un bon fils !

Elle l'embrasse comme d'habitude, puis soudain le serre dans ses bras puis lui saisit les mains, puis le lâche en lui adressant un baiser de la bouche, puis un autre, auquel répond Lien et ainsi ils en échangent plusieurs à distance, jusqu'à ce que Lien disparaisse.

Scène 4

Dyce — Mar, excuse-moi, j'ai été retenue par Lien ; il s'est mis à me parler d'un projet de départ pour Pékin, non, pas pour Pékin, en Chine en tout cas. Ça l'excite beaucoup. C'est incroyable l'idée que j'ai un fils qui fait des affaires ! J'ai fini par lui dire que sa tante m'attendait. Il t'embrasse.

Mar — Tu as un fils adorable. Je ne le verrai pas ? Voilà une éternité que je ne l'ai vu. Avec ses cousins, c'est comme s'ils ne se connaissaient pas. Je trouve ça un peu triste. Autrefois, lorsqu'ils étaient plus petits, j'imaginais des grandes vacances tous ensemble, Phée et toi avec nous et tous les enfants réunis, des grandes tablées, des goûters, tu vois...

Dyce — Oui, je vois.

Mar — Ça n'a pas l'air de t'enthousiasmer... Mais pourquoi est-ce que je dis ça ? Je sais bien que tu n'as jamais rien voulu de ce genre.

Dyce — Oui, tu sais bien, mais ça n'empêche pas que je vous aime bien.

Mar — Oui, tu nous aimes de loin, de très loin, de préférence carrément absents. Il ne faut surtout pas qu'on te dérange.

Dyce — Écoute, Mar, qu'est-ce que tu cherches ? Est-ce pour répéter la même chose une fois de plus que tu viens me voir ? Tu vas t'étonner après ça que je n'aie pas envie de te voir. Je t'accueille bien volontiers, j' imagine que cette fois-ci tu vas te comporter en adulte et pas comme une petite fille qui colle sa grande sœur, et bien non, tu recommences, tu ne peux pas t'empêcher...

Mar — Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi dur que toi. Mais qu'est-ce qu'on t'a fait, qu'est-ce qu'on t'a fait ? Tu es ma sœur et nous devrions désirer nous retrouver, nous devrions avoir plaisir à être ensemble. Eh bien, non ! C'est comme si tu détestais ça. C'est comme si tu nous détestais tous.

Dyce — Mais non, je ne vous déteste pas, mais tu ne peux pas comprendre. Je demande seulement qu'on me laisse tranquille. Je ne supporte pas d'être forcée.

Mar — Mais je ne te force pas ! Je ne comprends pas, cela devrait être naturel, c'est tout. Évidemment, si tu te forces... Là, il y a quelque chose de pas clair, il y a quelque chose qui ne va pas.

Dyce — Mar, n'essaye pas de remuer le couteau dans la plaie. C'est comme ça. Laissez-moi tranquille. Contentez-vous de ce que je donne. Je ne suis pas capable de donner plus. Vous ne pouvez pas comprendre.

Mar — Mais au moins à moi, explique-moi, explique à ta sœur ce que tu as contre moi, contre nous.

Dyce — Je te répète que je n'ai rien contre vous. Laissez-moi vivre, c'est tout.

Mar — Mais tu te coupes des autres, tu te fermes, tu ne peux pas vivre vraiment en étant repliée sur toi-même de cette façon.

Dyce — Je ne t'ai pas dit que je n'avais pas besoin des autres, mais tu vois, j'ai Lien... — J'ai Phée.

Mar — Alors, nous, tu nous exclues, et par dessus le marché ton mari et ton fils, avec tout ça, on ne peut pas les voir.

Dyce — Non, je ne vous exclue pas, et vous pouvez les voir quand vous voulez. Tu dramatises pour rien. Simplement je ne supporte pas que nous vivions collés les uns aux autres.

Mar — Nous ne sommes pas collés : nous ne nous voyons pour ainsi dire jamais, et moins nous nous voyons plus cela devient difficile, plus cela devient un drame ; à la limite, mieux vaudrait ne plus nous voir du tout.

Dyce — Et bien, si tu veux, plus du tout.

Mar — Je le dis bien que tu as une pierre à la place du cœur. Mais comment est-ce possible, que s'est-il passé pour que tu sois comme ça ?

Dyce — Une fois de plus, vous n'y êtes pour rien. C'est comme ça.

Mar — C'est la famille que tu détestes ?

Dyce — Je ne déteste pas quelque chose en général.

Mar — Alors c'est nous, notre famille, cette famille-ci que tu détestes ?

Dyce — Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Pour la nième fois je ne vous déteste pas — mais tu vas me faire te détester à force de t'acharner pour me forcer à être autrement. Je ne suis pas faite comme toi, c'est tout.

Mar — Tu es pourtant sorti du même père et de la même mère que moi.

Dyce — Oui, et regarde le résultat : deux filles impuissantes et ratées, incapables d'être heureuses. On voit bien que tu n'es pas heureuse avec Mur. Avec Mur ou avec n'importe qui — mais tu essayes de te jouer une comédie.

Mar — ... (Elle ouvre la bouche mais reste muette.)

Dyce — Ne me dis pas le contraire ; ça se voit sur ta figure que j'ai raison.

Mar — Il n'y a pas de bonheur tous les jours. Évidemment. C'est comme ça pour tout le monde, je suppose, je me dis que c'est déjà bien comme c'est ; nous avons tout pour être heureux...

Dyce — Et vous ne l'êtes pas !

Mar — Si, nous le sommes ! Qu'est-ce que tu as à vouloir détruire les autres ? Si tu n'es pas heureuse, c'est par égoïsme, tandis que nous, au moins, nous faisons ce que nous pouvons pour rendre les autres heureux autour de nous, et de ce

fait nous aussi nous profitons un peu de ce bonheur et au moins nous n'avons rien à nous reprocher.

Dyce — Rien à vous reprocher ! Ma pauvre sœur, tu n'y es pour rien, ni toi ni moi ni personne ; ce n'est pas la peine de t'inventer coupable ou responsable de je ne sais quoi pour lequel il faudrait expier par tes bonnes actions !

Mar — Papa et Maman ont été ce qu'ils ont été ; ce n'est pas une raison pour faire comme eux. Nous sommes responsables de notre malheur et de celui des autres, je veux dire de nos enfants, de nos proches. Je ne juge personne, je ne juge pas les parents. En tout cas je te parle de moi. Toi, si tu ne veux pas, c'est ton affaire — c'est qu'au fond tu veux être comme eux. C'est toi qui les rejettes le plus et finalement c'est toi qui leur ressembles le plus. Tu veux être un monstre, voilà ce que tu veux être : un monstre d'égoïsme.

Dyce — Mar, si c'est pour faire mon procès de cette façon odieuse que tu es venue, tu peux repartir tout de suite. J'ai des raisons de me protéger et tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas vécu ce que j'ai vécu, alors ne juge pas, s'il te plaît.

Mar — Je te demande pardon. Tu me rends malheureuse. J'ai tort de te juger, je me doute que tu souffres... mais est-ce que tu souffres plus que les autres ?

Dyce — C'est plus fort que toi, tu ne peux pas t'empêcher, tu reviens à la charge. Voilà pourquoi je t'évite. Tu ne pourras jamais cesser de m'accuser — par envie, par jalousie.

Mar — Toi aussi tu nous fais souffrir. Tu fais souffrir tout le monde, et là-dessus, est-ce que tu t'es seulement une seule fois remise en question ?

Dyce — Mar, j'en ai assez de t'entendre. Quel plaisir trouves-tu à venir me voir dans ces conditions ?

Mar — Mais je ne viens pas te voir pour le plaisir ! Je viens te voir parce que je t'aime.

Dyce — Eh bien, tu n'as qu'à ne plus m'aimer. Mar, vas-t-en.

Mar — (sanglots ou pas sanglots, en s'éloignant à reculons) Dyce, je t'aime, Dyce, je t'aime, Dyce, je t'aime...

Scène 5

Changement de lumière. Dyce est dans une espèce de cauchemar.

Dyce — (Se parlant à elle-même) Comment peut-elle les appeler Papa et Maman ! Quelle conne ! Elle se laisse avoir, chaque fois c'est pareil.

Bar — Ma grande fille chérie !

Dyce — Papa ! qu'est-ce que tu fais ici ?

Bar — Ma grande fille chérie ! Je ne peux pas vivre sans te voir !

Dyce — Tu n'as plus besoin de me voir, maintenant que tu es mort.

Bar — Tu vois bien que je ne suis pas mort : je suis près de toi. Tu es toujours aussi brusque avec moi.

Dyce — Papa, n'essaye pas de m'avoir. Tu me fais peur. Tu m'as toujours trompée et je ne veux pas que tu me trompes une fois de plus.

Bar — J'ai trahi ta mère, je le reconnais. Mais vois-tu, je n'étais pas prêt à l'épouser, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, c'est elle qui m'a forcé. J'ai tout de suite vu que c'était l'erreur de ma vie, mais bon, j'ai voulu lui faire plaisir, elle voulait ça. Mais toi, dès que tu es née, je t'ai adorée ! Une fille à moi, ma fille unique !

Dyce — Excuse-moi, mais il me semble que tu as une autre fille...

Bar — Mar n'est pas ma vraie fille ! Ta mère a essayé de me coincer avec elle, mais ça n'a pas marché, on ne me la fait pas ! Allais-je faire mon malheur avec ta mère parce qu'elle avait réussi à me faire deux filles — ou à me faire faire deux filles ?

Dyce — Tu vois bien, tu nous mets toutes les deux dans le même sac ; alors ne dis pas que moi tu m'aimes et que Mar, tu ne l'aimes pas.

Bar — Allons, il faut bien que je l'aime, puisque c'est ma fille, mais toi, tu es la fille de mon cœur...

Dyce — Alors, pourquoi es-tu parti, pourquoi n'es-tu pas resté avec nous ?

Bar — Ma fille bien-aimée, tu sais, la vie n'attend pas ; je ne devrais pas le dire à ma fille, il y a bien trop de femmes sur la terre et tôt ou tard tu fais des rencontres.

Dyce — Ce n'est donc pas moi que tu as aimée.

Bar — Un homme ne va pas aimer une petite fille, et qui plus est sa propre fille !

Dyce — Si tu m'avais vraiment aimée, tu m'aurais attendue, tu me serais resté fidèle et nous aurions été l'un pour l'autre.

Bar — Mais enfin, ma fille, tu as un mari, tu n'es pas faite pour rester avec un vieux père ! La vie, c'est de quitter son père.

Dyce — Papa, je ne voulais pas que tu nous quittes !

Bar — Je vous demande pardon. C'est vrai que je ne suis pas resté, mais je te jure que je t'ai emportée dans mon cœur et que dans mon cœur je n'ai pas cessé de te caresser tendrement et même c'est toi que j'ai aimée dans les autres femmes, comme si elles étaient ton image — tu ressembles tellement à ma mère... (il se met à pleurer) J'aurais tellement voulu qu'elle m'aime !

Dyce — (Elle s'élance vers lui, mais elle est arrêtée par la corde.) Papa chéri ! (Il lève les yeux vers elle et commence à

s'approcher, plein de désir.) Papa ! Qu'as-tu ? N'approche pas ! Tu me fais peur ! Tu es mort, ne t'approche pas de moi !

Bar — Ma fille, mon amour !

Dyce — Je ne suis pas ta fille, je ne veux pas être ta fille !

Bar — Ce n'est pas la fille qui décide de qui elle est la fille. Tu es ma fille pour toujours, tu m'appartiens, je t'emmènerai avec moi même en enfer !

Dyce — Papa, je t'en supplie, je ne veux pas aller en enfer !

Bar — Ma tendresse ! Comment est-ce qu'une fille a pu sortir de mon sexe ? Et cette fille, c'est toi ! Rassure-toi, je ne veux pas t'emmener en enfer. Je veux te prendre au paradis. Tu es mon paradis. Enfin je te retrouve ! Tu es la rencontre que toutes mes rencontres attendaient et maintenant je suis mort : tu peux m'aimer sans avoir peur.

Dyce — Écarte-toi de moi ! Je ne te veux plus ! Si tu m'avais aimée de manière aussi unique, aussi absolue que tu le dis, tu ne m'aurais pas laissée étant petite, tu ne m'aurais pas laissée quand tu étais en vie.

Bar — Ma fille, mon amour, ma tendresse, je suis en vie, je n'ai jamais été aussi en vie et vivant que maintenant.

Dyce — Toute ma vie tu m'as fait attendre, et maintenant c'est trop tard, ce n'est pas vrai.

Bar — Ma petite fille, ma grande fille, la fille de mon désir, tu es là, attachée au bout de cette petite corde — je me demande bien qui t'a attachée ainsi ? — Je me reconnais dans tes yeux, tu es ma mère, tu es le sexe de ma mère — Maman !

Il se précipite sur elle et la prend dans ses bras. Elle se débat.

Dyce — Papa, laisse-moi ! Au secours ! Maman ! Où est Maman ?

Bar — Ma petite Maman, tu te souviens de la photographie où tu étais petite fille ? Les photographies étaient rares encore à cette époque et tu t'es montrée à moi petite fille. Tu étais toute nue petite fille sur la photographie, j'aurais voulu aller dans ton ventre de nouveau. Mon amour, tiens, avec ta main, mets-moi dans ton ventre je t'en prie. Tu vois, je suis une petite poupée, je suis ta petite fille, je suis une petite fille comme toi, je suis toi, tu es moi, fais-moi rentrer dans ton ventre !

Explosion électrique. Bar disparaît. La lumière redevient normale. Dyce est effondrée par terre, en proie à une crise nerveuse. Phée, au bout de sa corde, la regarde.

Acte II

Scène 1

Stée est sur scène, en costume d'acteur d'une autre époque, du genre Hamlet. Il joue un personnage du nom de Têt. Phée et Dyce sont en retrait, éventuellement assis sur des chaises. Soit ils regardent tous les deux comme des spectateurs, soit Phée a le dos tourné et seule Dyce voit le comédien.

Têt — Tu es comme les autres — “ comme elles font toutes ”, tu connais ? Putain, fille de putain ! Tu veux accrocher ton petit bout de ventre à moi. Qu'est-ce que tu vas manigancer, qu'est-ce que tu vas faire la cour à ma mère ? Je t'ai vue séduire mon père. Ce n'est pas moi que tu veux, ce n'est pas moi que tu aimes, tu veux te fabriquer ton nid. (Prenant une voix de fausset, sur un ton sarcastique) On dirait qu'on voudrait se fabriquer une petite famille et on dirait que lui il serait le dindon !

J'étais sagement dans mes livres, un étudiant bien sage j'étais. Je les lisais, les livres ; j'étais dans les livres, oui, je le concède, j'étais dans les livres, et dans les livres, ce n'est pas comme dans la vie. C'est le moins qu'on puisse dire. Chez eux, c'est comme la vraie vie, et la soit disant vraie vie est la fausse. Je te parle, mais es-tu seulement assez intelligente pour comprendre ce que je te dis, petite femelle stupide ? Il faut aller regarder ta mère pour comprendre ce que tu es. Tu m'as donné ton ventre à manger et maintenant tu t'accroches à moi comme une sangsue. Je n'aurais pas dû, je l'admets. Je n'aurais pas dû. Foutu sexe de merde, il ne demande qu'à se vidanger tous les deux jours et il y a toujours une petite femelle à portée de main qui ne demande que ça, et elle ne se dit même pas qu'après, elle va pleurer bien fort. Si tu avais dit non, tu aurais dit non. C'était clair. Il fallait dire non. C'est donc de ta faute. Allez ! je ne veux pas être injuste, tu es une petite idiote avec un ventre, et moi je suis un idiot avec ce machin entre deux couilles comme si c'était entre papa et maman. Je deviens complètement grossier avec toi. Ce n'est pas croyable comme tu me rends grossier. J'étais un garçon bien élevé et je n'aurais pas fait la révolution pour un sou. Arrête de pleurer ! Bon, c'est vrai, je suis méchant avec toi. Ca me défoule. Tu préfères que je t'en fasse baver pendant trente ans, et peut-être plus longtemps encore si tu as tenu le coup et moi aussi tant qu'à faire. Alors voilà, je veux être honnête avec toi. Mieux vaut s'arrêter tout de suite. Ne pas donner suite. Je te rends à tes parents. Bon, tu n'es pas à tes parents ? Tes parents tu t'en fous, tu ne rends de comptes à

personne tu es grande. Eh bien, je te rends à qui tu veux, à personne d'ailleurs, tu n'es pas ma propriété, n'est-ce pas ? Imagine un instant que je me laisse avoir : tu n'attendras pas trente ans pour me faire cocu et pour faire la preuve que tu es une petite putain et alors tout sera foutu. L'enterrement de première classe. Finir sa vie à côté de quelqu'un qui vous a tourné le dos. Mieux vaut ne pas s'attacher. La prochaine petite conne, je lui annoncerai tout de suite la couleur, je ne la prendrai pas en traître. Il ne faudra pas qu'elle se mette à avoir des états d'âme. Tu comprends ? Je sais que tu n'attendras pas trente ans. D'ailleurs, dans trente ans, tu imagines l'âge que tu auras ? Qui aura encore envie de te baiser ? Je suppose que les couples de vieux font encore ça de temps en temps, ça doit bien les prendre encore un peu. Tu vois d'ici la viande à deux dos avariée ! La graisse flasque et fripée, les ventres, je ne te dis pas ! Tu te représentes des ballons à moitié dégonflés — à moitié gonflés si tu préfères. Les seins de la vieille qui pendent comme des bouts de papier tenus par du scotch.

Alors, chérie, tu es d'accord ? Tu penses avec moi qu'il vaut mieux en finir tout de suite tous les deux ? Autant se quitter bons amis avant d'en arriver à se haïr. Même si je ne te trompe pas, tu auras bien vite trop de choses à me reprocher. Et déjà rien que le fait d'être là, d'exister à côté de toi, sans désir. Alors disons-nous au revoir ; pas adieu, au revoir. Essayons dans quelque temps de nous revoir en amis ; et sincèrement, je serai ravi pour toi lorsque tu me présenteras ton prochain “ fiancé ”. Tu ne dis rien ? Tu baisses la tête ? Merdre de merdre ! Allez, viens, ma petite tendresse, la nuit porte conseil. Je vais te porter dans notre joli lit d'amour et tu m'expliqueras à l'oreille comment tu vois les choses entre nous.

Applaudissements. Bravos.

Scène 2

Stée apparaît par le fond de la scène. Il s'avance jusqu'au milieu du plateau. Cette fois, il est en tenue ordinaire, de ville. Dyce s'avance vers lui très rapidement, mais elle est arrêtée par la corde.

Stée — Vous avez couru ! vous avez les joues toutes roses !

Dyce — Oui ! Excusez-moi d'être un peu en retard.

Stée — Mais vous n'êtes pas en retard ! Je sentais le souffle du vent qui vous transportait vers moi ! Ici, il y a plein de vent et j'aime le vent. Dans ma campagne secrète, chaque nuit avant de dormir je remonte la rue principale jusqu'au delà des dernières maisons en direction du bois sur la colline, rien

que pour écouter le vent comme dans une chevelure, et je redescends vers ma maison, vers ma chambre...

Dyce — Vous parlez comme si vous étiez un être tout à fait paisible ! Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire... doux. Vous dites les choses de manière douce. J'ai un peu honte de vous ressortir le paradoxe du comédien, mais après vous avoir entendu dans le personnage de Têt qui est plutôt odieux — vous allez me dire que c'est une femme qui parle — il faut faire un effort pour vous dissocier de cette image et vous entendre parler, tout simplement, comme un être humain qui parle de ce qu'il aime. En général, il faut du temps pour quitter le masque et pour se livrer dans sa vérité...

Stée — Madame, c'est comme si ma vie allait être courte, de sorte qu'au lieu de m'agiter avec désespoir dans la crainte de la mort, j'accomplis à l'orée de chaque nuit un exercice de sérénité, pour demeurer en communion avec les êtres, avec le vent, avec la parole. Avec la noire parole des humains aussi, sur la scène.

Dyce — Moi aussi, j'ai le sentiment que je vais mourir bientôt. C'est bête, c'est bêtement romantique n'est-ce pas ? Vraiment ce n'est pas romantique du tout. C'est dans tout mon corps qu'il y a quelque chose en train de mourir déjà. Je le sens à l'intérieur de moi, je le sens avec chaque parcelle de ma peau. Tout ce qui me touche, c'est comme si je pouvais en mourir...

Stée — Il faut vous prendre avec précaution !

Dyce — Je ne connais presque personne qui sache prendre avec précaution, comme vous faites du vent de la nuit.

Stée — Lorsque la nuit fraîchit se lève la brise. Il faut y prêter attention. Non ! il faut lui donner attention. Devant ce qui est mystérieux, il n'est plus question de se prêter, il faut se donner.

Dyce — Se donner ? Je connais quelqu'un — mon mari, pour tout dire — qui tient des propos qui ressemblent à ceux-là. Mais il est tellement ailleurs que j'ai fini par croire que ce ne sont que des mots. Ce n'est pas un reproche, d'ailleurs. Je pense que chacun est à la poursuite d'une vie idéale à laquelle il donne un nom ou un autre, grand ou petit, comme "se donner", mais qu'en réalité personne ne sait au juste ce que c'est, si ça existe, si c'est possible. J'ai du mal à croire à quelque chose qui existerait au delà de l'instant présent.

Stée — Mais, Dyce, le vent ne souffle ni au passé ni au futur, il se donne dans l'instant présent et c'est dans l'instant présent qu'il faut être prêt à l'accueillir et à le recueillir en faisant très attention.

Dyce — Avec des mots pareils, vous allez réussir à me réconcilier avec moi-même ! Je me suis laissée enfermer dans le discours de l'éternité : ou bien se donner, c'est pour toujours et l'on ne revient pas là-dessus, le temps ne compte pas, le temps ne compte plus, ou alors on ne se donne pas, on ne fait que se prêter et il n'y a jamais de vraie rencontre. Or je ne parviens pas

du tout — j'ai fait des efforts pourtant — je ne parviens pas du tout à adhérer à ce discours de l'éternité qui n'est pas humain je trouve, c'est comme un idéal polaire, immobile, sans vent justement, et moi, ce que je désirais,

"C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,

De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte,

Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille,

En l'an de paille sur leur erre... Ah ! oui, de très grands vents sur toutes faces de vivants !"

Stée — Oh ! vous êtes belle quand vous dites le vent !

Dyce — Je me sens coupable d'adhérer à cet évangile-là et non à l'autre.

Stée — De toute façon on n'y peut rien, c'est comme la grâce... Vous ne pouvez pas adhérer à une croyance si vous n'y croyez pas ! Il faut être soi-même.

Dyce — Oui, c'est exactement ça, je me suis obligée à vivre comme à côté de moi-même, comme s'il fallait que je me plie à une vérité qui n'était pas la mienne.

Stée — Oui, il faut être dans sa propre vérité, et si votre vérité, ce n'est pas une grande vérité abstraite qui vous dépasse, il faut avoir le courage d'entrer dans sa propre vérité comme l'on s'avance dans le vent qui vous embrasse instantanément. C'est le même vent et ce n'est pas le même vent qui vous embrasse alors. Il ne faut pas chercher à fixer le vent. Il faut le laisser souffler et c'est lui qui dans l'instant vous embrasse.

Dyce — Oh, c'est comme si je voyais clair dans la transparence, alors que ce poème, je le connais par cœur depuis des années. Mais il m'avait fallu le reconnaître comme quelque chose de très beau mais de "païen", et ainsi je ne me suis pas autorisée à vivre le vent...

Stée — Lorsque je monte sur la colline comme sur un corps caressé, je me donne entièrement au vent, au vent violent, à la brise légère, au vent qui transporte sur les joues et le front une poussière de bruine. Et lorsque je rentre dans la maison silencieuse et vide, je ne reprends pas ce don, et le vent lui aussi s'est donné et s'est enfui, et je l'aime de s'être donné.

C'est vrai ce que disent les mystiques, même si Dieu n'existe pas, que l'amour est dans le don et la non-reprise de soi. La description qu'ils en font est une description instantanée, fulgurante, sans aucune métaphysique de l'éternité, du toujours, du futur, de la promesse... Je rêve de pouvoir dire ces textes pour le public...

Dyce — Eh bien ! il faut le faire.

Stée — C'est toujours la même histoire, il faut une production, ça ne se vend pas bien. Ça se vend moins bien que le passé ou l'avenir !

Dyce — Il ne faut pas être amer. Au travers de ce que vous faites, il y a tellement de choses qui passent — et justement il ne faut pas faire trop de projets. Ce qui arrive est une surprise. C'est imprévisible. Peut-être qu'au moment où vous vous y attendez le moins, ce rêve va se réaliser.

Stée — *Perhaps, to dream...* (ou en français si l'on préfère : *rêver, peut-être...*) Ce qu'il faut accepter de bien avec le rêve en effet, c'est qu'il est imprévisible. C'est un bonheur inattendu — bien sûr il y a les mauvais rêves, qui laissent un nuage d'angoisse, mais non ! je parle du rêve, du moment du rêve ! Ah, mais je suis en faute, je ne devrais pas attendre, même l'inattendu...

Dyce — Mais vous ne pouvez pas ne pas désirer...

Stée — Dyce, je ne désire que dans mon présent et c'est pour cette raison que ma maison est vide et silencieuse car je n'attends personne, et personne ne m'attend. Si quelqu'un m'attend, que devient l'inattendu ?

Dyce — Mais le désir, l'attente... moi, je ne pourrais pas ne pas attendre, je ne peux pas ne pas attendre quelque chose ; mon rêve, c'est de me savoir attendu, c'est que quelqu'un m'attende vraiment, et même s'il ne me voit pas, et même s'il est loin, mon désir s'élançait vers lui et me traverse comme de l'électricité.

Stée — Si je peux me permettre, si j'ose...

Dyce — Oui, je vois ce que vous pensez : j'ai une maison moi aussi, j'ai un mari qui m'aime — oui, je crois qu'il m'aime à sa façon à lui — et je ne peux même pas dire qu'il ne m'attend pas. Il ne fait peut-être que ça : m'attendre. Et pourtant je ne me sens pas attendue ; non, je ne sais pas comment dire au juste, je ne me sens pas in-attendue. Je sais par cœur à l'avance comment nous allons nous retrouver, ce que nous allons nous dire. Cela tue tout désir. Je ne sais comment dire : c'est comme s'il n'y avait pas de place pour mon désir dans son attente. En fait il m'attend trop.

Stée — C'est difficile, quelqu'un qui désire être attendu, et qui ne veut pas être attendu...

Dyce — Oui, je désire et je ne veux pas. Est-ce que c'est que je le connais trop ?

Stée — On ne connaît jamais trop ; ce n'est pas ça.

Dyce — Je veux dire depuis trop longtemps.

Stée — Donc au début ce n'était pas ainsi ?

Dyce — En fait, si ! Quand j'y réfléchis, ce fut ainsi dès le début parce qu'il m'avait installée dans l'éternité de son amour à lui.

Stée — Il y a bien des femmes qui en rêveraient... Pour moi, je me sens incapable d'être ainsi, et cependant il m'a déjà traversé, ce désir de rendre éternel ce que je vivais...

Dyce — J'ai vu quel genre de femmes a cherché à l'approcher... En fait, il ne rend pas éternel ce qu'il vit, il vit ce qu'il vit dans une éternité qui est comme déjà là.

Stée — C'est un croyant...

Dyce — Oui, mais voilà pourquoi j'ai l'impression qu'il n'attend rien, que je ne me sens pas attendue : j'ai l'air de me contredire, mais non ! il m'attend dans son éternité, depuis son éternité. Je n'ai pas envie que l'on se penche sur moi du haut du ciel pour me faire monter. Je veux être de plain-pied avec celui qui m'attend.

Stée — Dyce, vous voyez, vous attendez trop, il ne faut pas attendre, et laisser l'inattendu arriver.

Dyce — Mais vous n'êtes pas heureux...

Stée — L'envie de bonheur... l'envie de bonheur, bien sûr qu'elle m'habite comme moi j'habite ma maison. Elle va, elle vient, elle sort, elle rentre. Tôt ou tard elle rentre. Elle découche parfois...

Dyce — L'envie de bonheur, ce n'est pas le bonheur.

Stée — Je ne sais pas si je suis malheureux... Vous m'avez trouvé paisible... Je fais des rencontres, je fais un travail que j'aime. Je ne sais même pas si c'est un travail — mais si, c'en est un tout de même — et heureusement que je travaille beaucoup, cela mange le temps. Ainsi il n'y a pas de temps, et l'arrêt du travail, c'est l'arrêt du temps. Et quand le temps s'arrête, c'est le présent, c'est la présence, c'est votre présence...

Dyce — Vous êtes... gentil, vous êtes délicat. Je vais vous dire quelque chose qui va vous faire rire. J'espère que vous ne le prendrez pas en mauvaise part. Je ne connais que des homosexuels pour être aussi délicats et attentionnés ! Peut-être sont-ils comme ça avec moi parce que je suis une femme et qu'entre eux ils sont comme les autres, comme des bêtes de proie... Avec eux c'est tellement reposant, je me sens complètement en sécurité !

Stée — Vous savez qu'ils ne vont pas vous sauter dessus !

Dyce — À certains moments, j'ai l'impression d'être leur maman... Mais ce n'est pas exactement ça. Est-ce que j'aimerais avoir un fils homosexuel ? Je me le demande... Peut-être que cela me ferait plaisir, au fond, mais si j'y réfléchis, je ne peux pas m'empêcher alors de le voir en fille. C'est sans doute parce que j'aurais désiré avoir une fille et que j'ai eu un garçon .

Stée — Moi aussi, je suis un garçon...

Dyce — Oui, c'est étrange, je vous vois bien comme un garçon, mais comme si vous conteniez une fille, comme si vous compreniez une fille, comme un garçon-fille...

Stée — Cela vous rassure ?

Dyce — Je me sens en confiance avec vous ; je sens qu'avec vous, rien de mal ne peut arriver.

Stée — Nous nous parlons comme si nous nous connaissions depuis très longtemps.

Dyce — Mais puisque le temps n'existe pas !

Stée — Oui, c'est la façon de parler qui veut ça.

Dyce — C'est une rencontre.
Stée — Oui, c'est une rencontre.

Silence.

Dyce — Il ne faut pas dire que cela change quelque chose, il ne faut pas dire qu'ensuite plus rien n'est comme avant. Il n'y a pas d'après et il n'y a pas d'avant.

Stée — Il y a maintenant. Il y a le présent de maintenant.

Dyce — J'ai peur de rentrer, j'ai peur de me retrouver en face de Phée. Il me fait peur. À cause de ce que je vous ai dit des homosexuels, je me demande si ce sont tous les hommes qui me font peur. Au début, je n'ai pas vu Phée comme un homme. Je l'ai vu comme quelqu'un, je ne sais comment dire, pas aséxué vraiment, c'était bien un garçon...

Stée — Un garçon-fille, tel que vous me voyez ?

Dyce — Ne dites pas ça ! Ne vous moquez pas de moi ! Un garçon pas comme mon père en tout cas, du moins au début... Mon père, c'est un désastre, je veux l'oublier.

Stée — Je ne vous poserai pas de question.

Dyce — Oui, ce n'est pas la peine. Phée était comme quelqu'un. Quelqu'un purement et simplement.

Stée — C'est plutôt un compliment.

Dyce — Oui, je ne le renie pas. C'est quelqu'un, même si nous ne vivons pas sur la même planète. En tout cas, je ne vis pas sur la même planète que lui, et je pense que lui juge très mal ma planète. Il doit me juger médiocre. D'ailleurs, je suis une fille très ordinaire. Une femme quelconque. Je n'ai rien de particulier. Je ne suis même pas très belle.

Stée — Vous voyez ! De vous-même vous allez vous jeter dans son jugement, comme si vous ne pouviez pas vous en passer. Lui-même gagnerait à ce que vous soyez davantage vous-même. Cela lui ferait peut-être du bien.

Dyce — Certainement, mais je ne crois pas qu'il puisse changer, enraciné comme il est dans ses certitudes, si étranger à son époque.

Stée — Ce n'est pas toujours une qualité, d'être de son époque !

Dyce — Oui, je veux dire qu'il n'a pas le sens du présent...

Stée — Il vous a choisie...

Dyce — Pour moi, c'est encore un mystère... Il m'a tellement choisie que je n'ai même pas eu le temps de le choisir, je crois, et je me suis retrouvée enfermée dans sa cage d'éternité.

Stée — Il y a en effet là quelque chose de mystérieux, que vous vous soyez laissée choisir par quelqu'un qui était si différent de vous, si opposé à vous en toutes choses.

Dyce — J'ai été fascinée, et puis j'ai été passive... je ne l'aurais pas cru si possessif, il avait l'air si éthéré, si rassurant, et en même temps si passionné... En fait c'est un violent.

Stée — Il y a la violence de la passion, la violence du désespoir...

Dyce — C'est que vous le défendriez presque ! Tout ce que je peux dire, c'est qu'il me fait confiance.

Stée — Vous n'arrêtez pas de lui trouver des qualités !

Dyce — Des qualités... on n'aime pas des qualités.

Stée — Un grand écrivain connu a dit tout juste le contraire.

Dyce — Il faisait son moraliste, il jouait le sceptique. En réalité, on n'aime pas des qualités ; on ne peut pas parler d'amour dans ce cas-là. On peut mépriser ou admirer des qualités, selon qu'on les juge bonnes ou mauvaises, mais on n'aime que quelqu'un.

Stée — A cause d'un je-ne-sais-quoi ?

Dyce — Non, à cause de rien du tout. Parce que soudain c'est lui qui est là, on ne sait pas pourquoi, on ne sait pas comment, mais pour moi maintenant, ma vie est presque finie. Je sais bien que ce ne serait plus possible. Ce serait une folie.

Stée — Alors vous aurez été malheureuse ? Dyce ?

Dyce — Oui, malheureuse. Ça ne vaut plus la peine d'en parler. Est-ce qu'il y a moyen qu'il en soit autrement ? Ce n'est plus possible autrement. C'est pour cette raison que je me sens mourir...

Stée — Dyce !

Il la regarde droit dans les yeux. Elle se laisse regarder, très troublée mais immobile et silencieuse. Au bout d'une minute, Stée tend lentement la main vers elle et lui caresse doucement l'oreille et la joue. Après un moment, Dyce retrouve la parole.

Dyce — Stée !

Il lui tend la main. Elle bouge timidement la sienne vers lui. Il la lui prend. Stée tombe sur les genoux et se plie sur lui-même, la face contre les genoux, la tête dans les mains.

Tu es ma rencontre.

Stée — Tu es le vent dans mes mains.

Dyce — Je suis ta nuit, je suis la colline sur laquelle tu peux monter avec ta bouche et avec tes yeux.

Stée — Tu es chaque brin d'herbe vivante que je peux toucher sans le froisser, sans le cueillir.

Dyce — Je suis le bois sur ta colline. Tu peux l'explorer, tu peux te glisser entre les branches.

Stée — Ton souffle est fait pour me parler à l'oreille et je vois le sourire d'un ange qui se dessine sur ton visage. Je ne t'avais pas vu sourire et tu souris !

Dyce — Je veux être pour toi comme l'aurore.

Stée — Oui, Dyce, tu viens recueillir ma nuit et ta nuit à toi s'éclaire et notre unique nuit devient une unique aurore.

Dyce — Il n'y a plus de mort, il y a toi. Mes bras sous le toucher de tes mains ne rencontrent que la vie et le vie, de toi, vient dans moi.

Stée — L'extrémité de mes doigts te touche et ce qu'ils te donnent, je le reçois.

Dyce — Il n'y a plus que toi et moi. Il n'y a plus toi et il n'y a plus moi. Cette réalité à laquelle je ne croyais pas, elle t'attendait. Je n'ai vécu que pour t'attendre. Tant pis s'il fallait une vie entière pour te trouver, puisque je t'ai trouvé. Je ne veux rien retenir de moi ; je n'ai plus de mémoire ; je n'ai plus rien, je n'ai plus que toi.

Stée — Nous sommes deux brins de paille enlacés et chaque instant est le présent de toi entre mes mains. Oh, tes yeux ! Ils brillent comme l'eau, ils brillent comme des larmes, mais il n'y a plus de larmes. La fabrique des larmes se ferme et se rouvre pleine d'eau lumineuse.

Dyce — Je suis ta colline et tu as le droit de la caresser car tu viens, tu m'approches et c'est elle qui te caresse. Je caresse ta main avec ma peau, je caresse tes deux mains et ta bouche avec mes cheveux.

Stée — Tu vois, le passé n'existe pas, et l'avenir n'existe pas, l'avenir est ici, l'avenir est là. Je rencontre ta bouche ici, et je rencontre, là, les deux fleurs de tes seins et je ne sais pas laquelle respirer en premier et je ne sais pas laquelle honorer la première. Comment dire qu'il n'y a pas d'accomplissement ? L'inattendu est là, à la rencontre de chaque pas que je fais vers toi, à chaque pas que je pose tout doucement sur toi. Tu vois qu'il n'y a rien à attendre puisque tu es là et qu'à chaque geste de toi et de moi je te découvre...

Dyce — Je me sens m'emplir tellement de toi que je ne te vois plus. Moi, c'est comme si j'allais te connaître par l'intérieur. Je sens ton désir comme de l'eau, comme la première eau qui allait me purifier de tous les désirs qui m'ont souillée dans l'attente de toi.

Stée — Dyce, ne parle pas ainsi, tu as dit que tu n'avais plus de mémoire. Maintenant tu es là et je veux essayer ton corps pour en faire le corps d'un ange. Je veux essayer ton corps du temps. J'habite ton présent maintenant, tu es ma maison, tu es mon lit.

Dyce — Viens, demeure, mon attente, mon désir plein, mon désir sans manque. Remonte mon ruisseau jusqu'à la source. Je suis comme si tu avais une maison toute neuve et un lit tout neuf que tu essayes. Tu explores sa douceur, tu te

couches de ce côté-ci, puis de ce côté-là, tu te couches sur le dos, tu te couches sur le ventre, tu te couches sur le côté

Stée — Je ne sais plus où je suis tu m'habites soudainement au moment où je viens t'habiter.

Dyce — Je viens remplir ton désir, je viens te remplir de désir, pour que tu puisses à ton tour m'emplir. Seulement ce n'est pas un rêve ! Stée, tu n'es pas un rêve. Laisse-moi te toucher, laisse-moi t'explorer, laisse-moi vérifier que tu n'es pas un rêve, laisse-moi sentir si tu peux venir m'habiter de tout toi.

Stée — Tu n'es pas Dyce, tu es Eurydice qui remonte à la vie. Je sens la vie en moi qui remonte de la terre avec toi. Tu te dresses, tu jaillis, et je jaillis à la rencontre de toi et quand nous sortons de la terre, le vent nous enlace, le vent se glisse entre ton corps et mon corps pour nous faire mieux sentir, pour entretenir la surprise des sens.

Dyce — Eurydice, c'est mon vrai nom...

Stée — Tu n'as pas de vrai nom, tu es Dyce pour toujours. Il n'y a pas d'histoire, il n'y a pas de légende, il y a toi et moi qui jaillissons de terre l'un vers l'autre comme des plantes qui s'enlacent, tu les vois, elles grimpent l'une autour de l'autre et l'on ne peut plus savoir laquelle est autour de l'autre.

Dyce — Stée, je t'ouvre mon corps en deux, et tu peux m'écartier les jambes et tu peux venir grandir dans mon ventre

Stée — Douce Dyce, mes mains remontent de tes pieds vers tes genoux, et maintenant elles se laissent surprendre par la moiteur de tes cuisses, et j'ouvre et je réveille ton mystère et ton ventre se tend et frémit et s'abandonne et je viens fleurir à l'intérieur de toi. Je viens fleurir à l'intérieur de toi. Je meurs à l'intérieur de toi.

Phée s'écroule sur le côté. On ne voit plus que son dos.

Dyce — Stée ! Il faut que je rentre à la maison ! Phée va s'inquiéter.

Stée — Dyce, je ne te lâche plus. Ca ne peut pas finir.

Dyce — Je reste avec toi, je t'emporte avec moi, je suis pleine de toi, je vais t'attendre, tu vas m'attendre. Tu vas travailler et je serai là de nouveau quand tu ne t'y attendras pas.

Stée — Tu es devenue l'air que je respire et si tu t'en vas je vais mourir.

Dyce — Stée, tu monteras chaque nuit sur la colline et tu caresseras la terre et je serai là.

Stée — Je sais que quelque chose va mourir.

Dyce — Je suis douce, désormais tu m'appelleras Douce, je ne serai Douce que pour toi, pour qu'ainsi tu ne pleures pas ce qui est fini. Stée, ne m'attends pas. Tu m'as appris qu'il ne fallait pas attendre, et ce que nous n'attendions pas, nous l'avons trouvé.

Stée — Tu ne vas pas revenir ! Tu ne pourras pas !

Dyce — Stée, je vais revenir, Stée, je t'emporte avec moi, Stée, je suis pleine de toi !

Stée — Dyce, Dyce, Je suis vide de toi. Tu t'éloignes avec ton corps et il n'y a plus d'ange dans l'air.

Dyce — Je t'en supplie, ne me retiens plus !

Tandis qu'il tombe à genoux, et la regarde, désespéré, elle s'éloigne à reculons, en prenant sa corde dans les mains, et à chaque pas qu'elle fait, elle lui dit :

Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime...

Scène 3

Phée est d'abord seul, à genoux. Pendant plusieurs minutes, il ne dit rien, de manière à créer un malaise croissant chez les spectateurs. Dyce est en retrait.

Phée — Ce n'est pas vrai.

Silence.

Ce n'est pas possible.

Silence.

Ça n'a pas pu arriver.

Silence.

Est-ce que l'impossible est arrivé ?

Dyce, mon unique amour, Dyce, ma bien-aimée, Dyce, ma vie...

Dyce, je voyais bien que tu t'étais éloignée de moi, je voyais bien que quelque chose de moi te faisait souffrir et tu te défendais de moi sans rien dire, seulement au moyen d'une résistance sourde et muette. Résister à quoi ? J'acceptais tout de toi. Enfin pas tout, pas l'inimaginable, pas la fin, pas la mort. Je croyais que c'était simplement difficile comme la vie qui dure, qui a du mal et qui dure quand même, et qu'à tout moment nous allions de nouveau nous rencontrer et que de nouveau j'allais pouvoir te redire que je t'aimais et que de nouveau la même parole allait pouvoir sortir de ta bouche.

Mais maintenant, qu'est-ce qui est possible ? Qu'est-ce qui n'est pas détruit ? Et toi, qu'est-ce que tu as voulu détruire en me trahissant ? Qu'est-ce que tu as voulu détruire en me détruisant ?

Mon Dieu, je ne savais pas ce que c'était qu'être abandonné. Et aujourd'hui être trahi et abandonné, même s'il y a de ma faute, quelle faute ? Avoir voulu l'aimer ? Je ne vois plus rien, c'est comme s'il n'y avait pas de proportion entre le motif et la conséquence, c'est comme si pour un mauvais geste j'avais la main écrasée. A moi seul avec toi qui m'as abandonné, à moi seul je suis comme une guerre qui se déchaîne à millions de morts parce qu'il y a eu la veille un incident de frontière. Mon Dieu, jusqu'ici c'était une question pour les autres et maintenant c'est une question pour moi, dis-moi pourquoi tu as permis une chose pareille, dis-moi pourquoi tu n'as pas arrêté son désir, dis-moi pourquoi tu n'as pas mis devant ses yeux l'image de ma souffrance — peut-être qu'alors elle aurait eu pitié de moi et ne se serait pas laissée séduire par un autre qui lui a donné et qui a pris d'elle l'amour qu'elle ne voulait ni me donner ni prendre de moi alors que j'étais comme un mendiant qui veut à tout prix donner sa monnaie et les gens sont interloqués et passent et personne n'en veut. Je voulais lui donner mon amour et jour après jour elle n'en voulait pas parce que ce n'était pas celui-là qu'elle désirait.

Toi ! je t'appelle, parle-moi, est-ce qu'on t'a vraiment planté des clous dans les mains et dans les pieds pour quelque chose, est-ce qu'on t'a vraiment fouetté pour quelque chose, si tu n'as pas connu la trahison ? Mais si ! tu as pleuré sur la Ville et tu as connu la trahison de ton ami — oui, mais il ne voulait pas te trahir, il a eu peur, il a été faible — oui, Phée, mais elle ne voulait pas te trahir, elle voyait à peine qu'elle te trahissait et elle était malheureuse, et elle a été faible et avec son désir elle est entrée dans le mirage où il n'y a plus ni temps ni personne que l'être unique qu'elle voit et elle ne voit plus que lui et il devient tout et toi tu es très loin et en un éclair avec lui elle n'a plus rien vu elle a appris l'amour que toi tu n'avais pas su lui apprendre. — Oh, Dieu, tu permets qu'on souffre trop ; maintenant je suis comme un homme qui a un couteau à deux tranchants planté dans son ventre et qui ne peut pas le retirer et s'il bouge il ne crie pas il hurle et il demande qu'on le fasse mourir, il demande avec supplication qu'on le fasse mourir.

Dyce, Dyce, je te parle et tu n'es pas là et tu es pleine de la jouissance d'un autre et à un autre tu as offert tes yeux comme deux larmes brillantes et à un autre tu as offert la naissance de tes cheveux pour ses baisers et à un autre tu as offert le labyrinthe des vêtements qui se défont et qui tombent par terre et de tes seins vivants lorsqu'on y a bu on ne peut plus mourir — et tu lui a offert ton lieu de rendez-vous avec moi, toi pendant que tu jouissais d'un bonheur nouveau et insaisissable, tu donnais ton consentement pour que soit dévasté mon secret avec toi, mon lieu de rendez-vous avec toi, c'est comme si tu en avais donné la clé à un voleur pour qu'il vienne piller le trésor caché. Maintenant tout est détruit, dévasté, il n'y a plus qu'à mettre le feu pour que tout brûle et que mon cœur brûle avec, je

vais m'asperger d'essence et tous ces tiroirs secrets renversés, vidés, et toutes les boîtes et les lettres de notre amour mort, tout va brûler, tout va s'embraser et les pompiers n'auront que des décombres à arroser et mes restes carbonisés, personne ne pourra les reconnaître mais toi, toi seule, tu verras que c'était celui qui t'avait aimée mais toi, malheureuse de désir, tu as préféré la fulgurance d'un rêve et vraiment il t'a foudroyée — d'un seul coup ton rêve a pris corps dans la réalité et maintenant tu es derrière une vitre comme de l'acier, tu ne peux plus revenir, tu es saisie par la foudre, toute entière sa proie — car ce n'était qu'un rêve, tu pouvais te réveiller, mais non ! tu as donné un corps à l'impossible et si tu fais un geste pour t'en arracher, c'est le souffle de ton cœur qui se coupe et tu te sens mourir — est-ce que tu vas me revenir seulement pour mourir, est-ce que tu vas me revenir comme une morte, morte d'un autre, toi qui as fait mourir mon amour, toi qui as assassiné mon amour, et je ne suis plus vivant désormais, je suis là, présent, mort, sans vie, il n'y a plus qu'une plaie qui vit sa vie autour de la lame du couteau et les larmes m'étouffent et comment vais-je pouvoir te recueillir et te guérir et prendre soin de toi si tu veux mourir et si tu veux ta maladie et si tu veux retourner dans ton rêve qui nous fait mourir tous les deux et peut-être tous les trois ; ton rêve ne laisse de toi, entre mes mains, qu'une dépouille, tandis que tu t'échappes hors du temps, dans ta rencontre. Car même si tu veux oublier, lui, soudain, l'autre, tu sais qu'à l'instant même, quelque part, tu ne sais même pas où, son cœur bat, ses yeux regardent quelque chose, sa bouche parle, ses mains prennent, peut-être prennent les mains et le corps d'une autre femme, et cela à la fois tu le désires pour guérir de lui, et en même temps tu le redoutes — non, ce n'est pas ça, tu as un couteau qui se plante dans ton cœur, car pour l'éternité tu lui as dit que tu l'aimais.

Dyce, pendant ce temps-là, s'est approchée lentement, à genoux, en direction de Phée, jusqu'à ce que la corde l'arrête.

Scène 4

Dyce — Phée, je suis là, défaite, devant toi.

Phée — Mon amour !

Dyce — Je sais trop ce que c'est. Je ne sais plus ce que c'est.

Phée — C'est pour toujours que je suis là et que tu es là et que nous nous tendons les mains jusqu'à en mourir.

Dyce — Maintenant, en moi, il y a un si grand trouble, car il n'y a pas " l'amour ", il y a quelqu'un et je suis coupée en deux. Je n'ai pas un couteau planté dans le cœur, j'ai deux couteaux plantés dans le cœur et chacun à son tour me coupe en

deux tantôt par le milieu du corps, tantôt me fend la tête en deux et me coupe en deux entre mes seins et ce sexe auquel vous êtes suspendus comme les lèvres à la source, il est coupé en deux aussi, et je ne comprends pas ce que vous trouvez à ce corps fatigué et disloqué, et je ne comprends pas que cette chose à peine vivante et souillée vous fasse mourir.

Phée — Mais tu devais bien savoir que tu étais en train de t'arracher à moi et que, t'arrachant à moi, tu m'arrachais la vie.

Dyce — Je ne savais rien et la mécanique du bonheur et du malheur m'a conduite, sans pensée, vers celui qui m'a désirée et qui respirait déjà, sans que je le connaisse, l'air que je n'avais pas le droit de respirer avec toi.

Phée — Je t'aimais comme un aveugle, et je t'aime toujours comme un aveugle, et je ne sais pas s'il y a un autre moyen et une autre manière d'aimer, car je te cherche à tâtons et j'ai bien peur que tu te dérobes et me voyant t'approcher les mains explorant le vide je te fasse peur car mon désir ne rencontre pas le tien, parce qu'en effet, tu as raison, il n'y a pas " l'amour ", mais il y a quelqu'un, et ce quelqu'un, pour moi, c'est toi, mon unique, ma tueuse d'amour, toi hérissée de couteaux pour te défendre puisque je te fais si peur que sans le faire exprès tu me portes les coups qui me tuent — et ce quelqu'un, pour toi, ce n'est pas moi ; ce ne fut jamais moi j'en ai bien peur : avec moi tu ne t'es jamais abandonnée, avec moi tu ne t'es pas donnée, avec moi tu es restée immobile, et si j'étais parti, tu ne serais pas partie à ma poursuite pour me rattraper et me ramener dans tes bras, ce que j'ai toujours attendu : non pas que moi je te poursuive le premier, mais que toi, non seulement tu n'aies pas peur de moi comme d'un meurtrier, mais que tu viennes joyeusement à ma rencontre et que tu me prennes dans tes bras sans que je m'y attende, comme fait une amante qui ne sait pas encore ce que c'est qu'être mère — et toi tu n'as pas été mon amante et j'ai été ton amant tout seul. Tu t'es laissée prendre, tu t'es laissée tenir dans les bras de quelqu'un pour qu'il te protège de la peur, qu'il te tienne à l'abri. Et je t'ai serrée, mais dans cette serre, ton désir ne m'a pas cherché, ton désir ne m'a pas rencontré ; il a germé seul dans sa solitude et il ne croyait pas qu'il pût rencontrer qui que ce fût. Et cet autre a été là, il t'a vue, tu t'es laissée regarder comme ailleurs de toi-même et il t'a prise et tu t'es laissée prendre une seconde fois, mais cette fois-ci, tu as cru te réveiller dans un autre monde, et qu'enfin le monde de l'amour était là — et oui, c'est bien le monde de l'amour, c'est toujours le monde de l'amour qui surgit du désir. Mais voilà, tu as cru... tu n'as même pas cru que ce monde pouvait avoir une histoire ; or l'amour — c'est le moins qu'on peut dire de lui — c'est une histoire.

Dyce — C'était une rencontre, une pure rencontre...

Phée — Tu vois bien, il n'y a pas de pure rencontre, il y a trois êtres qui sont en train de se faire mourir les uns les autres parce qu'ils fabriquent de l'impossible. Ils ne fabriquent plus que des larmes.

Dyce — Phée, tu es si loin de moi, je ne sais pas comment te rejoindre dans un autre univers, là où tu es, et je ne vois pas que tu puisses me rejoindre dans le mien, d'autant que le mien n'est pas un univers. Le mien, c'est : rien ; c'est : moi, c'est : cet être sans existence que je suis.

Phée — Dyce, si tu croyais en toi-même, tu serais peut-être accessible à l'amour que je te tends — mais je me laisse abuser par toi, car je sais bien qu'avec l'autre tu cesses d'être ce rien que tu es avec moi, et tu lui tends les bras.

Dyce — Il n'y a rien à croire, et avec lui je n'avais rien à croire ou à faire croire, j'étais reconnue, je fus reconnue... Toi tu me juges toujours, tu me prends dans les règles de ton monde.

Phée — Tu le dis pour me décourager de t'aimer. Je t'aime sans conditions, mais je t'aime d'où je suis et comme je suis et toi tu n'as pas envie ou tu ne peux pas m'aimer où je suis et comme je suis, car peut-être cela supposerait que tu aimes ce que je suis et d'où je viens et où je vais...

Dyce — Tu vois, tu ne parles pas d'un chemin que nous aurions inventé tous les deux, toi et moi, sans origine et sans fin, mais d'un chemin tout tracé.

Phée — Non, il n'y a aucun chemin tout tracé et oui, c'est vrai, je t'ai tirée sur mon chemin, celui que je croyais le bon pour toi et moi — et c'est alors que tu m'as lâché la main et que tu as traîné derrière, pleine d'amertume et de déception et de rancune et de ressentiment ; alors je n'ai plus cessé de me retourner vers toi pour que tu viennes, et j'étais prêt à essayer tous les chemins possibles, mais sans doute était-ce trop tard, je voyais que tu refusais tout, parce qu'aucun de mes chemins n'était le tien, et que de toute façon, quel qu'il fût, tu remarquais son origine et son but et c'était pour toi comme si j'essayais de t'emmener là où tu ne voulais pas, puisque c'était là où j'allais...

Dyce — Il n'y a pas trente six chemins lorsque l'origine et la fin sont fixées d'avance, et au lieu de faire exister une rencontre qui m'aurait entraînée, tu m'as tirée...

Phée — Quoi que je dise, que j'aie tort ou raison, tu me réponds sans amour parce que tu n'as pas d'amour — parce que ton amour est ailleurs.

Dyce — Déjà avant ce qui vient d'arriver...

Phée — Oui, déjà avant ce qui vient d'arriver. Ce qui s'est brisé était déjà brisé et je ne le savais pas, ou je ne pouvais pas le savoir, ce n'était pas possible — pourtant, j'avais envie de mourir à chaque fois que tu te dérobais et prenais la fuite dans l'absence, ne me laissant qu'un corps mort à aimer, mais pas d'amour à aimer ni de désir à désirer.

Dyce — Ce n'est pas ma faute...

Phée — Non, ce n'est pas ta faute.

Dyce — Je ne pouvais pas croire à ce que tu me proposais, et la vie que tu voulais nous faire vivre, pour moi c'était à côté de la vie.

Phée — C'est une question d'amour en premier. Pas une question de vie. Je ne choisis la vie que si c'est pour t'aimer. Si je ne peux plus t'aimer, je préfère mourir. Je reste en vie maintenant parce que j'ai un fils à qui je ne veux pas me dérober, un fils né de ton ventre, un fils né de toi, un fils né de mon amour, et je n'ose plus dire de notre amour... et je reste en vie parce que tu es là et que comme une folie et même si c'est sans espoir je continue à attendre ton amour comme un miracle sans lequel il n'y a pas de bonheur, parce que mon bonheur, c'est que tu sois là, mon bonheur, c'est de te regarder, c'est d'espérer que mon regard va enfin rencontrer le tien, et quand il n'y a pas eu ces bonheurs-là, je les attends le lendemain, puis le lendemain du lendemain — mais maintenant je sais que ton amour est ailleurs et que tu es morte pour moi — et malgré ça j'attends toujours, sans quoi ma vie va s'arrêter.

Dyce — Est-ce que tu mesures le poids écrasant d'amour que tu fais peser sur moi, alors que moi j'attendais un amour léger, un amour sans pesanteur, un amour qui ne me ferait pas porter le poids des origines.

Phée — Alors il faut aimer seulement des inconnus, il faut faire comme les putains. Ce sont elles peut-être qui sont dans le vrai.

Dyce — Eh bien, dis que je suis une putain, je n'aurai pas honte.

Phée — Je ne te demande pas d'avoir honte. Je ne te demande rien... Je te demande tout... Et si tu ne veux pas me donner tout...

Dyce — Mais je ne peux pas te donner tout, je ne sais pas ce que signifie tout donner, si cela a seulement un sens.

Phée — Oui, je ne peux pas te demander de m'aimer, ça ne se demande pas — et cependant c'est la seule chose que l'on demande — il ne faut rien demander, et crever.

Dyce — Mais je te l'ai déjà dit, je n'ai rien à donner.

Phée — Et ce que tu donnes à l'autre, tu ne le donnes pas ?

Dyce — Je ne sais pas. Il n'y a pas de mot pour dire cela.

Phée — Il n'y a pas de mot pour dire " cela ", mais pour dire la misère qui nous unit, là il y a beaucoup de mots. Là, ce ne sont pas les mots qui manquent.

Dyce — Je n'y peux rien. Ma volonté n'a pas eu de place dans tout ça.

Phée — Oh, à quoi bon dire que tu n'as pas voulu avoir la volonté d'en avoir...

Dyce — Tu vois comme tu es tordu avec ta religion de la volonté !

Phée — Je n'ai pas de religion de la volonté. Je suis écrasé sous ce qui arrive, c'est un naufrage je crie au secours pour être sauvé, non pas moi mais nous, et en même temps mon espérance est sans espoir.

Dyce — Je voudrais pouvoir avoir pitié de toi, mais en même temps la pitié me fait horreur, c'est une chose indigne et je ne voudrais pas que l'on ait pitié de moi — même ton Dieu, je ne veux pas qu'il me prenne en pitié. Je suis responsable et j'assume.

Phée — Tu es responsable sans volonté ?

Dyce — Oui, je suis responsable. Ce qui a eu lieu, j'assume et j'en réponds — ce n'est pas pour autant que ma volonté y a pris part. C'est comme ça. Tu ne vis pas à ma place.

Phée — Non, je ne vis pas à ta place, et nous ne vivons même pas, même plus ensemble, et nous ne sommes plus un.

Dyce — Mais nous avons toujours été deux ! Nous n'avons jamais été un. C'est un mythe. D'ailleurs, pour l'amour il faut être deux.

Phée — Moi je veux bien t'aimer comme tu veux si au moins tu declares de l'amour...

Dyce — Tu parles comme à la douane.

Phée — Une fois de plus tu te dérobes. Tu te dérobes toujours pour ne pas me dire en face que tu ne m'aimes pas, car l'autre, tu n'as pas eu de mal à lui dire que tu l'aimais — tu as même dû lui dire avec émotion, et là tu n'éprouvais plus le besoin de comprendre la signification du mot — parce qu'il signifie quelque chose qui te dépasse tellement, que tu le veuilles ou non, et qui te traverse le corps et l'âme — voilà ma religion — tandis qu'avec moi tu prends de telles précautions que le mot ne vient pas plus que la chose ; c'est ainsi. Pour les choses du cœur, ce sont les mots, en les disant, qui font exister les choses. Que vas-tu faire maintenant ?

Dyce — Si je pars, ce ne sera pas pour aller m'installer avec un autre.

Phée — Oui, je sais, il ne faut pas s'installer. Il faut nier le temps.

Dyce — Je vivrai seule...

Phée — Dans l'attente de la rencontre...

Dyce — Pour faire le point, pour trouver ma vérité.

Phée — Tu ne trouveras pas ta vérité toute seule, et il n'y a pas " ta " vérité quelque part à t'attendre.

Dyce — C'est une espèce de chantage que tu me fais. Tu cherches à démolir mes efforts, dans l'espoir de me récupérer, mais ce que tu récupérerais alors ou rien, ce serait la même chose.

Phée — Oui, je cherche à sortir du malheur, et pour moi sans toi il n'y a que du malheur.

Dyce — Tu veux dire qu'avec moi il n'y a que du malheur !

Phée — Dans le précipice où tu nous a jeté, pour moi, le bonheur, c'est déjà que tu sois encore là. Quand nous aurons fini de parler et que tu repartiras je ne sais pas où, de nouveau je serai dans l'alarme et dans les larmes et je me répéterai que tu n'es pas là et que vivre est impossible, je ne ferai que te parler et mes paroles se perdront dans le néant.

Dyce — Comment veux-tu que je parte, et comment veux-tu que je ne parte pas ?

Phée — Oui, c'est impossible.

Dyce — Il vaut mieux que je meure. Tu n'as qu'à me tuer si tu veux.

Phée — Je pourrais me tuer, mais toi, je ne pourrais pas.

Dyce — Tu n'acceptes aucun compromis. Tu ne m'acceptes pas à côté de toi comme je suis. Tu veux jusqu'au bout ce que je ne puis te donner...

Phée — Je n'accepte pas une moitié seulement de toi.

Dyce — Phée, ce n'est pas possible de continuer à vivre. Il faut que nous nous disions adieu.

Phée — Ce n'est pas possible ! je ne peux pas te dire adieu. J'accepte tout, j'accepte que tu restes comme tu l'entends, pourvu que je te voie, que je t'aperçoive quelquefois.

Dyce — Tu serais trop malheureux.

Phée — Tu veux donc provoquer un malheur encore plus grand ?

Dyce — Il n'y a pas de malheur plus grand. Tu le dis maintenant, mais le temps passera.

Phée — Qu'est-ce qui t'a mis dans l'âme de tout détruire ?

Dyce — Avec toi c'est raté. Tu ne m'as pas sauvée. Avec lui, ça existe, mais seulement dans l'impossible, alors il n'y a plus rien à faire.

Phée — Dyce, je suis à toi, fais de moi ce que tu veux mais vis, que je sache que tu vis !

Dyce — Ça ne sert à rien de vivre pour vivre.

Phée — Tu l'aimeras si tu veux, et je saurai que tu vis. Tu vivras pour que je sache que tu vis !

Dyce — Je me rends bien compte qu'il y a deux vérités contradictoires et qu'elles sont toutes les deux vraies : il y a ta vérité de l'amour fidèle et il y a la vérité de l'amour sans le temps, de la rencontre. La rencontre interdit l'amour fidèle et le temps qui produit la durée interdit la rencontre — alors il n'y a que de l'impossible et j'ai voulu l'impossible.

Phée — Tu pouvais m'aimer, moi qui t'aimais.

Dyce — Tu ne m'aimes autant que parce que tu ne peux pas m'aimer. Si je t'avais aimé, il y aurait entre nous un attachement sans amour.

Phée — Ton père t'avait déjà tuée et je t'ai prise morte.

Dyce — Eh bien ! tu vois, il suffit du coup de grâce et ce sera la fin de la tragédie.

Phée — Ce ne sera pas la fin de la tragédie. Tu laisses les autres en vie et pour échapper à ton fantôme, ils tomberont dans les pièges qu'ils t'auront tendus pour te conjurer, comme toi tu es dans le piège que tu as tendu dans ta fuite pour échapper au père.

Dyce — C'est la preuve qu'il ne faut pas chercher à résister au destin... Il faut laisser les choses arriver.

Phée — Dyce, je te demande pardon pour tout ce que je t'ai fait ; toi aussi, il faudrait que tu me demandes pardon pour faire la paix.

Dyce — Je ne peux pas demander pardon. Il n'y a pas de pardon.

Phée — Dyce !

Dyce — Je voudrais avoir pitié de toi.

Phée — Dyce, je t'en supplie, il faudrait que tu aies pitié de toi-même !

Dyce — C'est trop tard, je suis cassée, la machine ne pourra plus repartir.

Phée — Mais tu n'en sais rien ! Tu n'as pas essayé, laisse-toi aller ! Tu es à genoux devant moi et moi je suis à genoux devant toi, et cette corde nous empêche de nous rejoindre, mais la parole qui dit l'amour, rien ne peut l'empêcher.

Dyce — Cette parole, je ne peux plus la prononcer.

Phée — Dyce, Dyce ! Je ne veux pas te perdre !

Dyce — Tôt ou tard nous allons mourir. Tôt ou tard adviendra ce même moment pour toi de me perdre.

Phée — Mais ce n'est pas pareil du tout ! Ce moment, qu'il arrive, mais je ne l'aurai pas voulu ! et toi non plus tu ne l'auras pas voulu. Je pourrai t'accueillir en t'accueillant dans ta mort, mais comme tu veux nous perdre maintenant, tu seras dans la séparation et je te perdrai pour toujours même dans l'âme et je ne pourrai plus vivre.

Dyce — Je n'aurais jamais dû remonter des enfers...

Phée — Mon aimée !

Dyce — Tu vivras ; moi morte, tu pourras enfin m'aimer éternellement comme tu l'entends.

Phée — Et lui, l'autre, tu ne l'aimes pas assez pour vouloir vivre ?

Dyce — Si je l'aime, je te détruis. Si je ne l'aime pas, peut-être que je le détruis, lui aussi, et avec toi je me détruis.

Phée — C'est donc que tu l'aimes ! C'est lui que tu aimes !

Dyce — Tu fais toujours des déductions. Tu as bien entendu : ce n'est plus possible.

Phée — Mais on peut continuer à vivre tout de même !

Dyce — Une vie impossible, comme maintenant ? Une vie de morts-vivants ? (Elle se relève.)

Allons, laisse-moi partir. Je ne te dis pas adieu. Je vais revenir. Je vais réfléchir.

Phée — Oui, revois-le une dernière fois. Expliquez-vous. Explique-lui.

Dyce — Oui, c'est ça, tu as raison, je vais lui expliquer.

Phée — Je t'attendrai.

Dyce — Oui, attends-moi.

Phée — Je vivrai pour t'attendre.

Dyce — Phée, tu le diras à Lien, toi et moi, même si je n'ai pas su, nous aurons eu une seule vie.

Phée — Dyce !

Dyce s'éloigne à reculons et disparaît.

Post-lude

Après le baisser de rideau, le metteur en scène ou quelqu'un d'autre (à l'exception des comédiens qui viennent de jouer) apparaît (avec ou sans papier), demande l'arrêt des applaudissements (il apparaîtra lorsque les applaudissements commenceront à faiblir), et dit :

— Merci. Je viens vous renseigner sur la fin des personnages. Après la scène pathétique à laquelle vous venez d'assister, on a retrouvé Dyce et Stée côte à côte sur un lit. Ils s'étaient empoisonnés avec des médicaments. Cet événement a eu lieu dans la maison de Stée.

Après la mort de sa femme, Phée est resté enfermé chez lui pendant plusieurs mois, ne sortant qu'à l'aube et à la nuit pour aller marcher dans la campagne. Au bout de neuf mois, les femmes des environs ont estimé qu'il devait se remarier.

Il a alors reçu une invitation d'Imhotep, l'architecte du Pharaon Akhéaton, à venir lui rendre visite. Un matin, on a donc vu sa maison fermée et il était parti.